

## SOMMAIRE

### PRÉSENTATION

PANORAMA de la recherche et  
de l'enseignement à l'IREF

P 1

### TEXTES DE

**Janik Bastien Charlebois**

P 2-3

**Amandine Catala**

P 4-5

**Rachel Chagnon**

P 6-7

**Line Chamberland**

P 8-9

**Céline Chatigny**

P 10-11

**Yolande Cohen**

P 12-13

**Louise Cossette**

P 14-15

**Martine Delvaux**

P 16-17

**Francine Descarries**

P 18-19

**Francis Dupuis-Déri**

P 20-21

**Magda Fahrni**

P 22-23

**Julie Lavigne**

P 24-25

**Myriame Martineau**

P 26-27

**Denise Medico**

P 28-29

**Maria Nengeh Mensah**

P 30-31

**Geneviève Pagé**

P 32-33

**Chiara Piazzesi**

P 34-35

**Marie-Andrée Roy**

P 36-37

**Lori Saint-Martin**

P 38-39

**Dinaïg Stall**

P 40-41

**Thérèse St-Gelais**

P 42-43

# PANORAMA de la recherche et de l'enseignement à l'IREF

| Mai 2019

## PRÉSENTATION

Créé en 1990, l'Institut de recherches et d'études féministes a pour mission de promouvoir et de développer la formation et la recherche féministes dans une perspective interdisciplinaire.

L'IREF joue un rôle de coordination, de recherche, d'enseignement et de diffusion des savoirs dans le domaine des études féministes.

En concertation avec le Protocole UQAM/Relais-femmes, il joue également un rôle de liaison entre les ressources universitaires et les groupes de femmes afin d'assurer le transfert et la circulation des connaissances produites par les milieux académiques et communautaires. L'Institut de recherches et d'études féministes de l'UQAM se distingue par la pluridisciplinarité de son corps professoral, de même que par la diversité de leurs approches féministes et ce, depuis près de 30 ans.

Le projet féministe porté par l'IREF se conjugue au pluriel et fait se croiser des analyses de rapports de sexe, de race et de classe afin de contribuer à la déstructuration des différents systèmes d'oppression. Par ses méthodes de recherche et d'enseignement, l'IREF manifeste un souci constant d'accessibilité et de démocratisation des connaissances pour soutenir activement la formation d'une relève solide et engagée.

Cette édition revue et bonifiée du *PANORAMA de la recherche et de l'enseignement à l'IREF* a pour objectif premier de donner la parole à des professeur·e·s de l'UQAM, membres de l'IREF, permettant ainsi une contextualisation de leur démarche et de leurs enseignements féministes aux étudiant·e·s inscrit·e·s au certificat ou aux concentrations en études féministes. Huit nouveaux portraits se sont ajoutés aux treize originaux.

Pour ce recueil, nous leur avons demandé un texte qui présente leur démarche en études et recherches féministes en répondant aux questions suivantes :

- Quelles thématiques ou quel corpus vous intéressent plus particulièrement ?
- Quelles sont vos approches privilégiées ?
- Quels sont les fondements théoriques de vos recherches ?
- Comment vous situez-vous dans l'actualité des études féministes ?

En plus de dévoiler le parcours de collègues féministes, ce document sera particulièrement utile pour les personnes qui s'orientent vers les études supérieures et doivent choisir une direction. Ce *PANORAMA* permettra de constater la diversité de disciplines et d'approches dans lesquelles s'engagent les professeur·e·s – chercheur·e·s de l'IREF. ●

**Thérèse St-Gelais**, directrice de l'unité de programmes en études féministes et professeure en histoire de l'art

**Caroline Désy**, agente de recherche et de planification à l'IREF, secteur recherche

**Alice van der Klei**, agente de recherche et de planification à l'IREF, secteur formation



WWKARMY, performance du collectif WWKA (Women With Kitchen Appliances) présentée en 2008 au Musée d'art contemporain de Montréal dans le cadre de la Triennale québécoise : *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme.*

| Guy L'Heureux



## PAROLE ET RECONNAISSANCE

Les thématiques principales dans lesquelles je suis plongée sont les processus de subjectivation politique, la construction de la parole et le développement des mobilisations intersexes, ainsi que leur réception par les professionnels médicaux. Ceci constitue un axe de mon engagement pour la reconnaissance des personnes intersex-ué-es, tout particulièrement sur le plan du respect de leurs droits humains à l'intégrité physique, à l'autodétermination et à la dignité (Commissaire aux droits de l'homme, 2015 ; Tamar-Mattis, 2014). Si l'activisme intersexe a débuté il y a un peu plus de vingt ans et si les enjeux intersexes bénéficient d'une visibilité médiatique croissante dans la sphère anglophone, ils sont encore embryonnaires dans la francophonie. La pensée intersexe doit être développée et diffusée afin que les personnes intersex-ué-es passent d'objets de connaissance – ou de « simples sources d'information » (Fricker, 2007) – à des sujets politiques producteurs de savoir. Ce processus emploie plusieurs méthodologies de la parole, s'échelonnant du témoignage aux productions culturelles ainsi qu'aux analyses situées. Pour comprendre l'émergence, la circulation et la réception de cette parole, j'explore également des concepts tels que l'économie de la crédibilité, la marginalisation herméneutique et la reconnaissance sociale (Bastien Charlebois, 2017a, 2017b).

Cet engagement dans les thématiques intersexes suit un parcours personnel depuis celui que j'ai tracé dans l'étude de thématiques LGBTQ. Les imbrications entre corps sexué, identité de genre, comportement de genre et sexualité me sont d'un grand intérêt

heuristique et politique, comme le sont celles du sexisme et de l'hétérosexisme (Bastien Charlebois, 2011). La reconnaissance de cette diversité et ses rapports à l'hégémonie hétérosexuelle ont aussi attiré mon attention, tout particulièrement sur le plan des modes de réception et des procédés discursifs de réaffirmation de la domination. Finalement, si j'ai un intérêt marqué pour les thématiques LGBTQ et intersexes, celui s'ouvre également sur plusieurs axes de diversité. Je m'attache à offrir une lecture plus participative de l'action culturelle et à approfondir la démocratie culturelle, concepts centraux à l'animation culturelle. Ces concepts bénéficieraient de renouvellements, notamment d'y inclure des réflexions sur la reconnaissance sociale, de même que de nouveaux groupes sociaux opprimés.

Je suis une chercheuse résolument féministe et engagée. Cet engagement se manifeste d'abord par la mise en valeur de projets de création de savoirs visant à lutter contre les oppressions et dont la légitimité est souvent contestée. Pour appuyer cette position et nourrir des échanges solides sur ce sujet, il m'apparaît crucial de se familiariser avec les réflexions épistémologiques et d'en promouvoir leur diffusion (Ollivier et Tremblay, 2000). Mais surtout, de mettre en lumière les procédés par lesquels on (s')accorde plus d'autorité, d'objectivité ou de crédibilité dans les processus de création de savoirs.

Cette mise en lumière nous amène sur le terrain des conditions de production de savoirs et des sujets qui y participent. Les acteur-trice-s du monde de la recherche doivent être sensibles à la

surreprésentation de membres de groupes dominants et s'appliquer non seulement à y apporter des correctifs, mais également à cultiver une attitude de prudence épistémique, de décentrement et d'humilité lorsqu'ils et elles tentent de comprendre les réalités de groupes sociaux opprimés auxquels ils et elles n'appartiennent pas. À ce titre, le développement de recherches participatives et l'adoption de méthodologies qualitatives ou mixtes respectueuses de la parole des personnes participantes m'apparaissent cruciaux. C'est une des raisons d'ailleurs pour lesquelles j'adopte souvent la théorie ancrée, bien que je n'estime pas qu'elle soit la seule méthodologie pertinente.

Mes positionnements théoriques allient matérialisme et culture, sans postuler que l'un précède l'autre. De ce fait, certains aspects des lectures marxistes et féministes matérialistes radicales m'apparaissent pertinents, tandis que d'autres des lectures foucaaldiennes et *queer* le sont aussi à mes yeux. Aucune d'elles ne me rallie cependant totalement. Je suis toujours à la recherche d'une perspective théorique qui rende compte avec nuance des dimensions matérielles et culturelles et les présente dans un rapport de co-construction. Certaines philosophes politiques soumettent des réflexions sur la reconnaissance qui supposent cette co-construction sans la développer. Je me nourris beaucoup des œuvres d'Iris Marion Young (1990, 2000), de Nancy Fraser (1998) et de Miranda Fricker (2007). Sinon, mes réflexions sur les imbrications du corps, de l'identité de genre, des comportements de genre et de la sexualité ont été grandement inspirées de « l'économie politique du sexe », de Gayle Rubin (1998). ▶

► Les études féministes sont pour moi d'une haute pertinence. Je suis cependant d'avis qu'il est important de les décloisonner et de ne pas les limiter à l'étude des rapports sociaux dans lesquels les femmes se situent, même s'il est impératif qu'elle se poursuive. Outre l'intersection avec d'autres axes d'oppression, d'autres sujets sociaux sont marqués par le sexisme, telles que les personnes trans et intersexuées.

Je suis consciente également de lignes de faille sur certains enjeux. J'aspire

à des échanges et à débats d'idées duquel le mépris serait absent et où on développerait une sensibilité aux positions plus vulnérables de certaines interlocutrices. Outre le principe de respect, faire montre de cette sensibilité rendrait les études et réflexions féministes plus accueillantes.

Je travaille présentement à l'écriture d'un ouvrage faisant la synthèse des enjeux intersexes. Si les écrits en anglais et en allemand sont désormais nombreux, ils manquent en français

ou se limitent à capter l'intersexuation pour nourrir les réflexions de même que les luttes féministes et queer. Un tel ouvrage pourra contrer, je l'espère, la profonde méconnaissance du territoire des luttes intersexes et des rapports sociaux dans lesquels les personnes intersexuées sont produites et soumises à des violations de leur intégrité physique et de leur autodétermination. ●

Cours d'intérêt : SOC2014 – *Sociologie queer*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BASTIEN CHARLEBOIS, J. (2017a). « Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser? : Les empiètements de l'injustice épistémique sur la subjectivation politique », *Socio*, n° 9, 143-162.

BASTIEN CHARLEBOIS, J. (2017b). « À qui appartient-il de déterminer les modes d'intervention auprès des personnes intersexuées? », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 28, n° 1, 66-86.

BASTIEN CHARLEBOIS, J. (2011). « Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité », *Reflets : Revue d'intervention sociale et communautaire*, vol. 17, n° 1, 112-149.

COMMISSAIRE AUX DROITS DE L'HOMME (2015). *Droits de l'homme et personnes intersexes*. Document thématique publié par le Commissaire aux droits de l'homme du Conseil de l'Europe. Strasbourg : Conseil de l'Europe. URL : [https://wcd.coe.int/ViewDoc.jsp?p=&Ref=CommDH/IssuePaper\(2015\)1&Language=lanAll&Ver=original&direct=true](https://wcd.coe.int/ViewDoc.jsp?p=&Ref=CommDH/IssuePaper(2015)1&Language=lanAll&Ver=original&direct=true) [consulté le 1<sup>er</sup> mai 2019]

FRASER, N. (1998). « Penser la justice sociale : Entre redistribution et revendications identitaires », *Politique et sociétés*, 17, 10-35.

FRICKER, M. (2007). *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford : Oxford Univ. Press.

OLLIVIER, M. et TREMBLAY, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologies de la recherche*, Paris : L'Harmattan.

RUBIN, G. (1998). « L'économie politique du sexe : Transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Cahiers du CEDREF*, (7), 3-80.

TAMAR-MATTIS, A. (2014). « Medical Treatment of People with Intersex Conditions as Torture and Cruel, Inhuman, or Degrading Treatment or Punishment », in *Torture in Healthcare Settings: Reflections on the Special Rapporteurs on Torture's 2013 Thematic Report*, Washington (DC) : Washington College of Law – Center for Human Rights and Humanitarian Law, 91-104.

YOUNG, I. M. (2000). *Inclusion and Democracy*, New York : Oxford University Press.

YOUNG, I. M. (1990). *Justice and the Politics of Difference*, Princeton : Princeton University Press.



AMANDINE CATALA  
PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE  
catala.amandine@uqam.ca

## INJUSTICE ET AGENTIVITÉ ÉPISTÉMIQUES

Les thématiques principales sur lesquelles je travaille actuellement sont celles de l'injustice et de l'agentivité épistémiques. Le concept d'injustice épistémique a récemment été articulé en philosophie (Fricker, 2007 ; Dotson, 2011 ; Mason, 2011 ; Pohlhaus, 2012 ; Medina, 2013 ; Catala, 2015 ; Kidd *et al.*, 2017) pour désigner l'injustice qu'une personne peut subir spécifiquement en tant qu'agente épistémique (comme productrice, transmetteuse, ou utilisatrice de connaissance) lorsqu'elle participe à certaines pratiques épistémiques de base (comme élaborer ou échanger de la connaissance, ou employer des concepts pour interpréter le monde social). Imaginons un agent de police qui ne croit pas le témoignage d'une personne noire parce qu'elle est noire, ou une femme qui ne peut faire reconnaître comme telle son expérience de harcèlement sexuel parce que le terme n'existe pas encore (Fricker, 2007). Dans le premier cas, la personne noire subit un déficit de crédibilité : on ne la croit pas. Dans le deuxième cas, la femme subit un déficit d'intelligibilité : on ne la comprend pas. Dans les deux cas, le déficit est indu : il touche ces personnes en raison de biais. En effet, la personne noire n'est pas crue car son interlocuteur a des biais, conscients ou non, au sujet des personnes noires ; la femme n'est pas comprise car les ressources conceptuelles collectives qui servent à interpréter l'expérience sociale des individus sont biaisées car les femmes ont un accès inégal à leur élaboration. Dans les deux cas, le déficit nuit à l'agentivité épistémique de la personne, c'est-à-dire à sa capacité de produire, transmettre, ou utiliser de la connaissance : la personne noire produit et transmet un témoignage qui n'est pas pris au sérieux (l'échange de

connaissance échoue) ; la femme ne peut utiliser les concepts adéquats pour communiquer son expérience, qui reste collectivement mécomprise (l'interprétation de l'expérience échoue). Le fait qu'il y ait un déficit indu signale une injustice ; le fait que ce déficit affecte l'agentivité épistémique des individus signale une injustice de nature spécifiquement épistémique. On parle d'injustice testimoniale pour un déficit indu de crédibilité ; d'injustice herméneutique pour un déficit indu d'intelligibilité (Fricker, 2007). L'injustice épistémique consiste donc à se voir refuser un statut égal comme agent épistémique à cause de biais (de nature sexiste, hétérosexiste, raciste, Eurocentriste, ou capacitiste par exemple) envers les groupes non-dominants (femmes, minorités sexuelles, groupes racisés, autochtones, ou personnes handicapées par exemple).

L'idée que les relations de pouvoir entre groupes sociaux affectent la production et la transmission de la connaissance – soit l'idée que la connaissance est produite par et pour les groupes dominants, dans leurs intérêts et au détriment des groupes non-dominants – est déjà présente dans le féminisme marxiste et les théories du point de vue situé (Hartsock, 1998 ; Wylie, 2003) et le *black feminism* (Collins, 2000 ; Crenshaw, 1991). S'inscrivant dans la continuité de cette idée, le concept plus récent d'injustice épistémique (Fricker, 2007) y ajoute d'au moins deux manières importantes : il donne un terme spécifique (l'injustice épistémique) qui permet de signaler immédiatement le caractère injuste et épistémique du phénomène, et de le comprendre de manière plus

systematique en offrant une taxonomie du concept qui identifie deux formes principales d'injustice épistémique, soit l'injustice testimoniale et l'injustice herméneutique. Ces deux avantages sont cruciaux d'un point de vue féministe : pouvoir nommer l'injustice permet de la faire reconnaître ; une compréhension plus systematique de l'injustice permet de mieux l'identifier là où elle opère et d'envisager des pistes de solution plus adéquates.

Comme c'est souvent le cas avec l'introduction de concepts qui saisissent des phénomènes d'oppression ou d'injustice (par exemple, les concepts de harcèlement sexuel, de microagression ou de mecspliation), l'on se rend compte que ces phénomènes sont omniprésents. Il en est de même pour l'injustice épistémique. Cette observation guide à la fois mes recherches, mon enseignement, et les initiatives que j'entreprends pour contribuer à transformer le milieu académique et philosophique qui est le mien, et qui, comme bien d'autres milieux, n'échappe pas aux dynamiques de pouvoir qui donnent lieu à l'injustice épistémique.

Ainsi, mes recherches s'attachent à montrer que l'injustice épistémique survient beaucoup plus souvent qu'on ne pourrait le croire, et souvent sous des formes insoupçonnées. Mes travaux analysent plusieurs problèmes sociaux importants (certaines impasses délibératives ; certaines questions autochtones ; ou encore la sous-représentation des femmes dans certains domaines comme la science, la politique, ou la philosophie) à la lumière du concept d'injustice épistémique. Cette démarche permet d'approfondir notre compréhension de

► ces problèmes sociaux ainsi que du concept d'injustice épistémique, et de mieux envisager comment contrer l'injustice épistémique dans ses différentes manifestations sociales. De cette manière, mes recherches développent le potentiel explicatif et normatif du concept relativement récent qu'est le concept d'injustice épistémique. Mes recherches visent ainsi à contribuer à l'identification des conditions de possibilité et de réalisation effective de l'agentivité épistémique des membres de groupes non-dominants.

Du point de vue théorique comme du point de vue méthodologique, outre la

littérature susmentionnée liée à l'injustice épistémique, des ressources incontournables en philosophie féministe et en philosophie critique de la race qui informent fondamentalement mes recherches sont les analyses séminales de l'oppression développées par Marilyn Frye (1983), Iris Marion Young (1990), et Sally Haslanger (2000); l'épistémologie féministe (Anderson, 1995); et l'épistémologie de l'ignorance (Mills 1997).

Sur le plan pratique, les enjeux soulevés par l'injustice épistémique m'ont poussée à créer au Département de philosophie le Comité équité-climat. Ce comité paritaire offre notamment

des ressources visant à créer un environnement d'étude et de recherche axé sur la diversité et l'inclusion, qui essaie le plus possible d'éviter ou de bloquer les différents types de biais pouvant donner lieu aux injustices testimoniale et herméneutique. Ces ressources suggèrent par exemple des moyens pour inclure dans les plans de cours des auteur·e·s issu·e·s de groupes sous-représentés en philosophie, mener des discussions de classe inclusives, utiliser la rédaction épique, ou encore anonymiser les copies. ●

Cours d'intérêt : PHI4336 – *Philosophie et féminisme*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ANDERSON, E. (1995). «Feminist Epistemology: An Interpretation and a Defense», *Hypatia*, vol. 10, n° 3.

CATALA, A. (2015). «Democracy, Trust, and Epistemic Justice», *The Monist*, vol. 98, n° 4.

COLLINS, P. H. (2000). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York: Routledge.

CRENSHAW, K. (1991). «Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color», *Stanford Law Review*, vol. 43, n° 6.

DOTSON, K. (2011). «Tracking Epistemic Violence, Tracking Practices of Silencing», *Hypatia*, vol. 26, n° 2.

FRICKER, M. (2007). *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*. Oxford: Oxford University Press.

FRYE, M. (1983). *The Politics of Reality*, Berkeley: Crossing Press.

HARTSOCK, N. (1998). *The Feminist Standpoint Revisited and Other Essays*, Boulder, CO: Westview Press.

HASLANGER, S. (2000). «Gender and Race: (What) Are They? (What) Do We Want Them To Be?», *Noûs*, vol. 34, n° 1.

KIDD *et al.* (dir.) (2017). *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, New York: Routledge.

MASON, R. (2011). «Two Kinds of Unknowing», *Hypatia*, vol. 26, n° 2.

MEDINA, J. (2013). *The Epistemology of Resistance: Gender and Racial Oppression, Epistemic Injustice, and the Social Imagination*, New York: Oxford University Press.

MILLS, C. (1997). *The Racial Contract*, Ithaca, New York: Cornell University Press.

POHLHAUS, G. (2012). «Toward a Theory of Willful Hermeneutical Ignorance», *Hypatia*, vol. 27, n° 4.

WYLIE, A. (2003). «Why Standpoint Matters», in R. Figueroa and S. Harding (dir.), *Science and Other Cultures: Issues in Philosophies of Science and Technology*, New York: Routledge.

YOUNG, I.M. (1990). *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, NJ: Princeton University Press.



## ÊTRE JURISTE ET FÉMINISTE

Je suis arrivée aux études féministes un peu par accident. C'est en effet au hasard d'un contrat de recherche que je dois mon premier contact avec la posture féministe. À l'époque, la professeure Lucie Lamarche du Département des sciences juridiques cherchait quelqu'un-e pour l'assister dans une recherche visant à analyser la mise en application de la loi fédérale sur l'équité en emploi. Plus précisément, nous devions déterminer si la loi avait eu un impact positif sur l'accès en emploi pour les femmes.

Nous avons interviewé les personnes chargées de mettre la loi en application, des responsables de ressources humaines et épluché des statistiques. Nous avons lu des dizaines de rapports d'entreprises, noté et catalogué les mesures d'équité nommées dans ces rapports. Nous avons présenté le tout et mis de l'avant nos conclusions. Par la suite les conservateurs sont arrivés au pouvoir et le programme que nous avons mis deux ans à étudier a été relégué aux oubliettes. À partir de cette collaboration, le féminisme a été un élément essentiel tant dans mes recherches que dans les cours que j'ai été appelé à donner.

Depuis mon arrivée à l'UQAM j'ai privilégié la recherche-action et la recherche participative. Ce virage a été essentiel après le travail de la thèse. Presque neuf années à côtoyer des hommes politiques décédés et à réfléchir sur les tenants et aboutissants de la constitution canadienne de 1867 avaient créé une certaine lassitude. J'avais besoin d'un projet de recherche d'où émergerait un résultat tangible, mesurable. C'est ce que j'ai trouvé dans mes collaborations avec divers groupes communautaires. Les projets

sur lesquels j'ai travaillé ont, entre autres, permis d'élaborer un guide sur les modes de plaintes dans les médias et des formations sur les violences sexuelles en milieux communautaires. Mais ils m'ont surtout permis de rencontrer des personnes passionnées et de partager avec elles.

Les études féministes dans leur ensemble ont fait en quelque sorte diversion de mon premier champ d'intérêt, l'histoire du droit. J'y suis entrée sans a priori, recherchant d'abord et avant tout à créer des collaborations et à faire circuler les connaissances à l'extérieur des murs de l'université. Après l'équité en emploi, les médias et la criminalisation de la prostitution/travail du sexe, je m'intéresse maintenant à la déjudiciarisation de la violence conjugale. J'ai développé, en cheminant dans mes divers projets, un cadre d'analyse basé sur la sociologie du droit. La perspective féministe y prend une place de plus en plus importante.

Mon approche a toujours été sociologique, car centrée sur les personnes. Je me situe comme héritière de la pensée de Max Weber dont j'aime bien l'analyse quant à la question de l'autorité et à la place des acteur-trice-s du droit. Je m'intéresse ainsi tout particulièrement aux processus judiciaires comme les procès et les jugements. J'ai été aussi beaucoup influencée par Paul W. Kahn qui analyse le droit comme un phénomène culturel. J'ai été très marquée par son livre *The Cultural Study of Law*. Il m'a amené à réfléchir sur la plasticité du droit et le caractère construit, voire artificiel, de la règle. En effet, la règle est un acte programmé donc, factice. Tout en respectant le rôle et la

pertinence sociale des règles, je pense qu'il est capital de ne pas perdre de vue leur mode de production et de légitimation. Il faut savoir les questionner, et les dénoncer le cas échéant.

Tous mes projets cherchent à conceptualiser comment les femmes, en tant que groupe social (Iris M. Yong), sont touchées par différentes règles de droit. J'essaie, dans la mesure du possible, de rendre compte des aspects intersectionnels de la relation des femmes au droit. Par contre, en tant que juriste, j'ai été formée dans la tradition du positivisme juridique. J'ai tendance à avoir une approche descriptive des sujets que je traite. Si ma posture est résolument féministe, ma méthodologie de recherche demeure très proche des méthodes discursives enseignées dans les cours de droit soit : trouver la règle ; faire l'inventaire de la pratique l'entourant ; faire l'analyse de cette pratique.

On m'a proposé en 2003 de donner le cours JUR6526, *Droit des femmes*, que je donne régulièrement depuis. Dans sa première mouture, le cours ressemblait à un catalogue de lois classées par thèmes. On voyait en bloc, les lois civiles affectant les femmes, les lois du travail, le droit criminel. Venait aussi un cours sur le fonctionnement des chartes et des tribunaux des droits de la personne. Avec le recul, je constate que le cours était pensé comme une espèce de mode d'emploi féministe du droit. Par ailleurs, la norme juridique elle-même n'était pas interrogée.

Mon arrivée à l'IREF de même que des collaborations avec des professeures issues des sciences sociales, je pense ici, entre autres, à Francine Descarries, ►

► m'ont ouvert les yeux sur les approches critiques et m'ont amenée vers une analyse résolument radicale de la norme juridique. Ainsi le corpus du cours *Droit des femmes* a profondément évolué. Tout d'abord, les premiers cours servent à présenter à la fois la pensée féministe et les principaux axes de la critique féministe du droit. Depuis 2015, en collaboration avec ma collègue Lucie Lamarche, nous avons même décidé d'offrir aux étudiant·e·s une expérience plus réflexive et de mettre en lumière le dialogue entre le droit québécois et canadien et les

différents grands courants du féminisme. Nous sommes donc maintenant assez loin de la présentation linéaire de l'article 132 de la *Loi sur les normes du travail*.

Par contre, j'ai longtemps compartimenté mes enseignements réservant la lorgnette féministe au cours qui lui est expressément dévolu. Je réfléchis maintenant à une approche beaucoup plus organique et transversale. Je suis de plus en plus convaincue que la critique féministe devrait éclairer aussi ma façon de présenter le droit

constitutionnel, mon autre domaine d'enseignement. J'ai déjà commencé à mettre davantage en lecture des jugements ayant eu un impact sur la question des droits des femmes. Me reste le défi de transporter la radicalité de la critique féministe dans toutes les matières que j'enseigne. ●

Cours d'intérêt: JUR6525 – *Droit des femmes*;  
FEM9000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes: savoirs, perspectives, approches*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

CHAGNON, R. (2014). «Constats sur la difficile intégration d'une analyse intersectionnelle en droit canadien: le traitement de la polygamie dans l'Affaire Bountiful», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2.

CHAGNON, R. (2013). «Les médias canadiens et la lutte aux stéréotypes sexuels: voyage (décevant) au pays de l'autorégulation», in *De l'assignation à l'éclatement. Continuités et ruptures dans les représentations des femmes*, ouvrage collectif sous la dir. de D. Bourque, F. Descarries et C. Désy, Les Cahiers de l'IREF, Collection Agora n° 5, 33-42.

CHAGNON, R. et OBERTAN, P. (2010). «Le droit à l'égalité et la lutte aux stéréotypes sexuels et sexiste, un arrimage difficile», *labrys, études féministes/estudos feministas*; n° 17 janvier/juin -janeiro/junho, s.p. <http://www.tanianavarrosowain.com.br/labrys/labrys17/droits/rachel1.htm> [consulté le 1<sup>er</sup> mai 2019]

CHAGNON, R., LAMARCHE, L. et TOUGAS, F. (2004). «La loi canadienne sur l'équité en matière d'emploi et les femmes: crier "victoire" ou crier "au loup" ?», *Revue Femmes et droit / Canadian Journal of Women and the Law*, vol. 16, n° 2, 1-48.

DESCARRIES, F. (2006). «La publicité sexiste: mise en scène de l'inégalité et des stéréotypes du féminin», *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme*, vol. 25, n°s 3-4, été-automne, 101-104.

DESCARRIES, F. et MATHIEU, M. (2010). *Entre le rose et le bleu, Stéréotypes sexuels et construction sociale du féminin et du masculin*, Québec: Conseil du statut de la femme.

DESCHENEAU-GUAY, A. (2006). «Les séries jeunesse et les stéréotypes sexuels: la récupération de l'idée d'émancipation et l'émergence d'une culture du consensus», *Recherches féministes*, vol. 19, n° 2, 143-154.

*Images et messages à caractère sexiste et sexuel dans les médias. Guide d'accompagnement pour déposer une plainte*, Y des femmes de Montréal et Service aux collectivités de l'UQAM, 2011.

KAHN, P. W. (1999). *The Cultural Study of Law; Reconstructing Legal Scholarship*, Chicago, UCP.

LAMARCHE, L. et LEBUIS, V. (2006). «Ré/apprendre à décliner la Charte des droits et libertés de la personne au féminin: de nouveaux enjeux... et des besoins mal compris», in *La Charte québécoise: Origines, enjeux et perspectives*, Montréal: éd. Yvon Blais, 351-398.

YONG, I. M. (1990). *Justice and the Politics of Difference*, Princeton, New Jersey: Princeton University Press.



## FAIRE DIALOGUER LES ÉTUDES FÉMINISTES AVEC LES ÉTUDES DES SEXUALITÉS

Je suis arrivée aux études féministes par la militance, par les groupes de quartier, par les pionnières des Éditions du remue-ménage et les réseaux de femmes. Je me suis intéressée aux mouvements sociaux des gais et en particulier des lesbiennes, puisque j'y ai moi-même participé depuis leur émergence dans les années 1970 au Québec. Récemment, dans le cadre d'une recherche sur les luttes des mouvements communautaires au Québec sous la direction de l'anthropologue Francine Saillant, j'ai réalisé un travail de reconstitution historique des principales luttes pour les droits à partir d'entrevues avec des actrices et des acteurs-clés de ces luttes. J'ai aussi écrit sur la place des lesbiennes dans le mouvement des femmes et les rapprochements ou tensions entre lesbianisme et féminisme. D'ailleurs, je m'intéresse de longue date à l'histoire des lesbiennes : ma thèse portait sur les expériences lesbiennes vécues dans le Montréal des années 1950 et 1960.

J'ai aussi écrit sur le développement des études LGBTQ+ dans le milieu universitaire québécois francophone – un développement auquel j'ai contribué et qui me semblait répondre à la fois à plusieurs besoins : satisfaire les intérêts des étudiant·e·s pour les questions de diversité sexuelle et de genre, rendre visibles les luttes des lesbiennes au sein et à l'extérieur du féminisme, produire des connaissances pour justifier et mieux asseoir les politiques publiques, enfin pour mieux analyser et comprendre les articulations entre les hiérarchies sexuelles et les autres rapports de domination, dont principalement la domination des femmes par les hommes.

Dans ma recherche comme dans mon enseignement, je m'intéresse aux

discriminations envers les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles et trans, en particulier en contexte institutionnel comme l'école, le milieu de travail, les services de santé et sociaux. Autrement dit, je m'intéresse peu aux attitudes individuelles que l'on pourrait qualifier d'homophobes, lesbophobes ou lgbt-phobes. Je m'intéresse plutôt aux expériences vécues de traitements négatifs – rejet, insulte, mise à l'écart, etc. – et à la manière dont l'environnement institutionnel agit ou non pour sanctionner et prévenir ces expériences discriminatoires.

Le principal projet que je dirige actuellement s'appelle SAVIE-LGBTQ, c'est-à-dire *Savoirs sur l'inclusion et l'exclusion des personnes LGBTQ* dans différentes sphères de vie, principalement la famille – celle dont je suis issu·e, celle que je choisis, celle que je crée en devenant parent –, le milieu de travail et les réseaux sociaux tels que groupes d'ami·e·s, réseaux virtuels, compagnes de sports et loisirs. L'objectif est de cerner les formes d'exclusion qui persistent dans une société qui se veut égalitaire sur le plan législatif, selon les groupes qui sont davantage touchés, explorer les variations en fonction de sexe/genre, de l'âge, de la trajectoire géographique, du croisement de plusieurs axes d'oppression comme le racisme ou le capacitisme. Je souhaite aussi comprendre ce qui est perçu comme l'inclusion, soit non seulement l'absence de traitement discriminatoire mais la reconnaissance positive de l'identité personnelle. Que faut-il faire alors pour favoriser l'inclusion ?

Sur le plan de la méthodologie, je privilégie surtout des approches qualitatives, principalement des entretiens dont le degré de directivité varie. Je ne rejette

pas les méthodes quantitatives, car je crois qu'il est possible et nécessaire de répondre à certaines questions de recherche par des données standardisées issues d'enquêtes. Par exemple, si l'on veut estimer l'ampleur des comportements d'intimidation à caractère lgbt-phobe en milieu scolaire et sensibiliser les autorités scolaires et politiques à ce problème. Mais mon expertise en quantitatif est moindre. Aussi j'ajouterais que le qualitatif, plus précisément se mettre à l'écoute des personnes qui vivent les discriminations, est essentiel pour comprendre les mécanismes subtils de stigmatisation et de marginalisation, leurs impacts différenciés, ce qu'on n'atteindrait pas avec des mesures pré-fabriquées. Aussi, plusieurs de mes thématiques sont exploratoires et on ne dispose pas toujours d'outils méthodologiques éprouvés pour les documenter. Enfin, il y a un parti-pris personnel : j'ai toujours aimé observer, écouter les gens s'exprimer. Et de l'autre côté, celui des personnes interviewées, la parole libère, elle contribue à faire le point sur son vécu, à se donner confiance pour le futur.

Par ailleurs, la plupart de mes recherches sont faites en partenariat avec un ou des organismes communautaires, syndicaux ou gouvernementaux. J'ai expérimenté des petits partenariats, de type duo – une chercheuse plus un organisme et des collaborations avec une petite coalition d'organismes impliqués dans un même domaine, comme l'éducation.

Tant dans mon militantisme que dans mes études supérieures, j'ai été formée aux écrits féministes de la deuxième vague, dont ceux du féminisme matérialiste français et les analyses d'inspirations marxiste, incluant le courant dit *Wages Against Housework* (ou salaire contre le travail ménager) que l'on redécouvre

actuellement. Comme le lesbianisme en était généralement absent (sauf chez Wittig), c'est du côté des études LGBT, principalement anglo-saxonnes, que j'ai puisé des concepts fondamentaux comme l'hétérosexisme ou l'hétéronormativité. La notion de genre est également centrale et définie tout à fait différemment en France, où le genre est vu comme un système de différenciation hiérarchique et de domination entre hommes et femmes, et les États-Unis où il est rabattu sur l'individu et donc ramené à des identifications et expressions individuelles. On parlera alors DES genres, lesquels peuvent se multiplier et rompre avec la binarité, mais s'agit-il d'une rupture ou de simples variations autour d'un schème qui demeure fondamentalement binaire au plan structurel ? Ça reste à voir.

Depuis toujours, je souhaite plus de dialogue entre les théoriciennes en études féministes et celles en études des sexualités ou études queer afin de mieux réfléchir aux articulations entre les deux

systèmes : genre et sexualité. J'ai adopté le parti-pris de Gayle Rubin dans « Penser le sexe », à savoir une relative indépendance des clivages et des hiérarchies sociales fondées sur les pratiques sexuelles. C'était là un postulat nécessaire sur le plan épistémologique pour créer de nouveaux outils conceptuels et en faire l'analyse. Mais quand j'observe comment les discriminations et les préjugés se situent souvent à la crête de l'intersection entre sexualité et genre, ou encore comment les recompositions des homosexualités contemporaines s'ajustent avec les modèles renouvelés de masculinité et féminité, j'ai l'impression que ces hiérarchies s'arc-boutent mutuellement. Et ce, sans compter les autres systèmes de domination. Les approches intersectionnelles s'imposent de plus en plus, et malgré la difficulté de les concrétiser, elles sont absolument nécessaires.

Enfin, il y a un foisonnement d'écrits sur les migrations et les frontières. J'ai trouvé fructueux les travaux de Luibheid sur les

frontières et ceux de Salima Amari sur les lesbiennes d'origine maghrébine, qui illustrent le potentiel de l'intersectionnalité. Actuellement, je m'intéresse beaucoup aux mouvements LGBTQ dans d'autres contextes nationaux, notamment en Amérique latine, ainsi qu'à la récupération politique des luttes par certains gouvernements occidentaux et aux discours homonationalistes, qui instrumentalisent la cause des personnes LGBTQ tout comme celle des femmes peut l'être. Je m'intéresse également à l'idéologie anti-genre qui vise autant les luttes féministes qui dénaturalisent le genre que les luttes LGBTQ qui déconstruisent la complémentarité soi-disant naturelle entre hommes et femmes. Ce conservatisme réactionnaire devrait nous unifier politiquement, car clairement, nos ennemis nous mettent dans le même paquet ! ●

Cours d'intérêt : SEX1283 – *Intersectionnalité et sexualités* ; SHM4000 – *Homosexualité et société*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

AMARI, S. (2018). *Lesbiennes de l'immigration. Construction de soi et relations familiales*, Vulaines sur Seine : Éditions du Croquant.

CHAMBERLAND, L. (1996). *Mémoires lesbiennes. Le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972*, Montréal : Éditions du remue-ménage.

CHAMBERLAND, L., LEVY, J. J., KAMGAIN, O., PARVARESH, P. et BEGUE, M. (2018). « L'accès à l'égalité des personnes LGBT. Enjeux, luttes et alliances », dans F. Saillant et É. Lamoureux (dir.), *InterReconnaissance. La mémoire des droits dans le milieu communautaire au Québec*, Québec : Presses de l'Université Laval, 49-77.

CHAMBERLAND, L. et THÉROUX-SÉGUIN, J. (2015). « Les stéréotypes à l'égard des gais et lesbiennes : des révélateurs de l'intersection entre genre et sexualité », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, 83-97.

GARBAGNOLI, S. et PREARO, M. (2017). *La croisade anti-genre. Du Vatican aux manifs pour tous*, Paris : Éditions Textuel.

HILL COLLINS, P. (2016). *La pensée féministe noire. Savoir, conscience et politique de l'empowerment*, trad. de D. Lamoureux, Montréal : Éditions du remue-ménage.

JACKSON, S. et SCOTT, S. (2010). *Theorizing Sexuality*, Maidenhead (Berkshire, England) : Open University Press.

LUIBHEID, E. (2002). *Entry Denied. Controlling Sexuality at the Border*, Minneapolis : University of Minnesota Press.

RUBIN, G. (2010). *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, traduit de l'anglais par F. Bolter, C. Broqua, et N.-C. Mathieu, édition de R. Mesli, Paris : EPEL.

SELIN, M. et WENJING, G. (2017). *Des sexualités globalisées à l'avant-garde ?*, Paris : L'Harmattan.

TAYLOR, Y., HINES, S. et CASEY, M.E. (dir.) (2011). *Theorizing Intersectionality and Sexuality*, Hampshire (England) : Palgrave Macmillan.



## L'ERGONOMIE DE L'ACTIVITÉ POUR LA FORMATION PROFESSIONNELLE ET LA SANTÉ AU TRAVAIL DES FEMMES ET DES HOMMES

Dans le cadre de mes cours au baccalauréat en enseignement professionnel et technique et à la maîtrise en éducation et formation spécialisées, mes interventions portent sur : les enjeux d'enseignement et d'apprentissage des métiers ainsi que l'explicitation et le développement des savoirs professionnels en contexte. Dans ces cours, j'intègre les enjeux spécifiques aux femmes pendant leur parcours d'études et leur cheminement professionnel. Selon le cas, sont abordées les questions de santé au travail selon les sexes, les âges et les cultures ainsi que l'accès à la formation, aux compétences des collègues et à des équipements et aménagements adaptés aux besoins.

Mes enseignements et mes recherches s'alimentent mutuellement. Mon domaine de recherche concerne les problématiques de formation et d'apprentissage en milieu de travail et en milieu scolaire en relation avec les enjeux de développement de la santé et des compétences. Je m'intéresse aux conditions d'apprentissage, aux ressources développées par les individus et aux activités collectives. Je me penche sur les situations des femmes dans des parcours d'études et de travail traditionnellement masculins, en raison de facteurs psychosociaux qui hypothèquent leur santé et leurs projets professionnels. Ces recherches m'ont amenée dans divers secteurs : éducation (ex. centre de la petite enfance), santé (ex. entretien sanitaire), communautaire (ex. maisons pour femmes violentées), télécommunication, transformation de la viande,

aéronautique. Ma discipline est *l'Ergonomie*, qui vise la compréhension des interactions entre les humains et les autres composantes d'un système, en vue d'optimiser le bien-être des personnes et la performance globale des systèmes. Mon approche est celle de *l'Ergonomie de l'activité de travail*, qui s'intéresse à ce qu'un individu met en œuvre en contexte réel pour réaliser son travail tout en protégeant son intégrité. La centration sur l'activité, par des observations et des entretiens, permet d'identifier les régulations, les déterminants et les impacts sur la santé et la production, et d'agir sur les composantes du système (tâche, dispositif technique, etc.). Aborder les questions de formation avec cette approche implique non seulement l'amélioration des contenus de formation mais aussi des conditions d'apprentissage et des aides à l'apprentissage.

Mon travail s'inscrit dans une démarche participative et partenariale chercheur-e-s/acteur-trice-s du milieu/Service aux collectivités de l'UQAM. Elle permet d'élargir l'analyse et d'agir sur les représentations et les transformations.

Je travaille aussi avec une approche d'analyse différenciée selon le sexe/genre, telle que développée en santé au travail par Karen Messing et Stellman (2006). Cette analyse est indispensable afin de prendre en compte les situations et les besoins spécifiques des femmes et des hommes. Elle peut être

présente à différents stades de la recherche-intervention.

Par exemple, une recherche réalisée dans un centre de formation professionnelle visait à dresser un portrait des enjeux de santé et de sécurité (SST) et à dégager des pistes d'intervention pour les milieux (Chatigny et al., 2012). Afin de prendre en compte les réalités des enseignant-e-s et celles des élèves de sexe féminin et masculin, nous avons ciblé un programme d'études traditionnellement féminin, un autre masculin et des programmes dans lesquels étaient présentes des femmes en non traditionnel. Les résultats révèlent notamment un traitement différencié de la SST de la part des questionnaires et du Ministère de l'éducation et de l'enseignement supérieur (MEES) dans les contenus de programmes, qui défavorisent les femmes : moins de ressources, d'interventions et de connaissances spécifiques en SST pour les femmes ; pas de soutien et de connaissances spécifiques pour les enseignants et les élèves masculins concernant les enjeux de SST pour les femmes en non traditionnel.

Mes interventions contribuent à l'identification et à la reconnaissance des situations rencontrées par les femmes. Elles permettent de mieux comprendre les dynamiques en présence et de préciser les facteurs sur lesquels il faut agir. Elles permettent plus précisément de favoriser le développement des conditions d'insertion et de maintien en emploi saines et équitables. Mes travaux visent ►

▶ surtout les milieux de travail mais contribuent aussi à l'identification des facteurs psychosociaux qui agissent sur ces milieux. Dans le cadre de mes cours, mes interventions permettent aux étudiant·e·s de mieux comprendre des phénomènes qu'ils ont pu observer, de se questionner sur leurs représentations concernant ces aspects et de réfléchir à leurs contributions pour favoriser l'égalité-équité entre les

femmes et les hommes. Des collaborations internationales avec des collègues de diverses disciplines permettent de renforcer les méthodes et les retombées scientifiques et sociales (Chatigny et coll. 2014). ●

Cours d'intérêt : FPT2532 – *Apprendre à penser par le métier* ;  
FPT870A – *Séminaire sur les savoirs professionnels* ;

FPT3007 – *Santé et sécurité au travail : du métier à l'enseignement du métier* ;  
FPT7757 – *L'ergonomie au service de la formation professionnelle*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

CHATIGNY, C. (2014). *Formation et apprentissage de femmes en parcours non traditionnels*. Symposium La prise en compte du genre/sexe dans les interventions en ergonomie et dans la formation. Congrès de l'Association canadienne d'ergonomie. 7-9 octobre 2014, Montréal.

CHATIGNY, C. (2011). «Devising work schedules for a collective: Favouring intergenerational collaboration among counsellors in a shelter for women victims of conjugal violence», *Work*, vol. 40, n°1, 101-110.

CHATIGNY, C., SANTOS, M., CAU-BAREILLE, D., DELGOULET, C., LABERGE, M. et OUELLET, S. (2014). «L'analyse ergonomique du travail et de la formation: quelques contributions récentes», *PISTES*, 16, 4. <https://pistes.revues.org/4249> [consulté le 1<sup>er</sup> mai 2019]

CHATIGNY, C., NADON-VEZINA, L., RIEL, J., COUTURE, V., HASTEY, P. (2012). *Analyse ergonomique de la santé et de la sécurité du travail en centre de formation professionnelle*. Rapport pour l'IRSST (no R-756) ; <http://www.irsst.qc.ca/-publication-irsst-analyse-ergonomique-de-la-sante-et-de-la-securite-en-centre-de-formation-professionnelle-r-756.html> [consulté le 1<sup>er</sup> mai 2019]

MESSING, K. et STELLMAN, J.M. (2006). «Gender and Health: the Importance of Considering Mechanism», *Environmental research*, vol. 10, n° 2, juin, 149-62.

MESSING, K. et CHATIGNY, C. (2004). «Travail et genre», in *Ergonomie*, sous la dir. de P. Falzon, Paris: Presses Universitaires de France, 301-316.

OUELLET, S. et VEZINA, N., CHATIGNY, C. (accepté). «Transformer les conditions d'apprentissage par la transformation des conditions de travail du formateur», in C. Vidal-Gomel (dir.) *Analyses de l'activité: perspectives pour la conception et la transformation des situations de formation*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.

RIEL, J., CHATIGNY, C. et MESSING, K. (2015). «"Il faut toujours en faire plus!" Effet du genre sur la charge cognitive et émotionnelle d'enseignantes de métier à prédominance masculine en formation professionnelle au secondaire». *Initio*, Genre, éducation et travail n° 5, 65-91. [http://www.initio.fse.ulaval.ca/fichiers/site\\_initio/documents/volume\\_1\\_numero\\_5/Riel\\_Chatigny\\_et\\_Messing\\_INITIO\\_no\\_5\\_automne\\_2015.pdf](http://www.initio.fse.ulaval.ca/fichiers/site_initio/documents/volume_1_numero_5/Riel_Chatigny_et_Messing_INITIO_no_5_automne_2015.pdf) [consulté le 1<sup>er</sup> mai 2019]

ST-VINCENT, M., VEZINA, N., BELLEMARE, M., DENIS, D. LEDOUX, É. et IMBEAU, D. (2011). *L'intervention en ergonomie*, Québec: Éditions Multimondes.



**YOLANDE COHEN**  
**PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT D'HISTOIRE**  
 cohen.yolande@uqam.ca

## HISTOIRE DES FEMMES : POUVOIR ET CONTRE-POUVOIRS

La révolution féministe, clamée haut et fort par la génération de femmes à laquelle j'appartiens, est sans nul doute un fait marquant de nos vies, informant autant notre façon d'être et de penser, que notre engagement académique et universitaire. Au moment fort de cet engagement, dans les années 1970, ma vie en fut bouleversée. Jeune immigrante arrivée du Maroc à Paris à 18 ans pour y faire mes études universitaires, j'ai été emportée par la vague révolutionnaire qui balayait alors la capitale et ses universités. Engagée dans le militantisme post-68 et dans la contestation féministe à mon arrivée à Montréal en 1976, j'ai développé mes intérêts de recherche et d'action politique à l'intérieur de regroupements militants qui furent une sorte d'école parallèle.

Ma vision de l'histoire s'inscrit dans mon expérience des changements initiés par ce que l'on appelait alors « nouveaux mouvements sociaux ». Ces mouvements, qui se distinguaient des anciens mouvements marqués par la prédominance de la classe ouvrière, répondaient aux transformations majeures du capitalisme durant cette période. Ils étaient constitutifs d'une nouvelle forme de révolte, basée sur les identités ou appartenances de sexe, d'âge, de religion, etc. On voyait ainsi émerger des revendications portées par des jeunes, des femmes et d'autres groupes, dont la spécificité étaient qu'ils étaient discriminés, minorisés, marginalisés et souvent ignorés par le pouvoir et par l'Histoire. Animé·e·s d'une rhétorique nouvelle, qui fonde leur discrimination ou leur position dans la société sur leur identité (sexuelle en particulier), nous cherchions à établir une agentivité qui nous permettait d'exister et de participer au changement social à part entière. Dans cette perspective, les oppositions binaires simples, comme celles qui instituent des positionnements de

dominés/dominants, adultes/jeunes, femmes/hommes, semblent à première vue opérationnels, mais en définitive enferment ces groupes dans des catégorisations univoques auxquelles ces derniers veulent précisément échapper. Mes premiers travaux sur l'histoire des groupes de jeunesse m'avaient convaincue qu'il fallait aller au-delà des stéréotypes qui tendent à essentialiser les caractéristiques des uns et des autres, même si ces mouvements se fondaient d'abord sur ces identités. C'est ainsi que j'abordais l'Histoire des femmes en France et au Québec au xx<sup>e</sup> siècle.

Dans cette première période de développement de l'histoire des femmes au début des années 1980, mon souci était de parvenir à identifier ce qui caractérisait leur histoire spécifique, pour l'inscrire dans des rapports de pouvoir et de contre-pouvoirs au cours du xx<sup>e</sup> siècle. Je tentais de montrer que le regroupement des femmes québécoises au sein d'associations volontaires et de mouvements sociaux qui revendiquaient leur différence pouvait conduire à une analyse en termes de résistance à l'oppression, et de processus d'émancipation. En somme, je considérais que ces mêmes catégories identitaires assignées par le pouvoir patriarcal sont aussi des lieux de contestation des pouvoirs établis, d'affirmation d'une certaine autonomie, et d'émancipation pour les femmes.

Mais à mon grand désarroi, je découvrais que nous avions peu d'outils théoriques pour analyser les rapports complexes qui existaient entre les dominations de sexe, de classe ou d'âge. L'imprégnation des sciences sociales par les théories marxistes nous aidait certes à définir, critiquer et dénoncer un système patriarcal relativement cohérent et structuré qui assujettissait les femmes aux hommes dans les relations de parenté, de travail et plus généralement

dans la société. Mais comment pouvait-on penser les différentes formes de domination et leur expression historique particulière? Comment articuler les différences d'échelle dans nos analyses des rapports entre les sexes dans le temps et dans l'espace?

Attachée à traquer les différences et la façon dont des groupes identitaires se saisissent des assignations stéréotypées pour défaire les rapports de pouvoir entre hommes et femmes, à tous les niveaux de la vie sociale et politique, j'étais intéressée par l'impact des mouvements de femmes sur la vie politique non partisane, et sur les rapports qu'ils pouvaient instaurer entre eux et avec les instances de pouvoir (avec l'État en particulier).

L'analyse des différences et de la différenciation sexuelle comme modalités de l'oppression et de la victimisation des femmes retenait toute l'attention dans mes réseaux féministes tant canadiens que français. Dire et raconter l'oppression des femmes, et en déduire une théorie générique de la domination masculine furent les éléments déterminants des démarches féministes durant les deux décennies qui accompagnèrent et prolongèrent les mouvements féministes des années 1970. Une doxa féministe fut vite instituée avec ses théories et ses théoriciennes patentées, son appareillage critique et même une méthodologie féministe (dont une grille de méthodologie féministe adoptée par le principal organisme subventionnaire, le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada) qui devint ainsi une sorte de modèle unique d'analyse de la place des femmes dans l'histoire. Issues d'un mouvement social, les études féministes furent ainsi marquées par leur fort engagement idéologique, auquel a succédé leur institutionnalisation. On assiste aujourd'hui au retour de

► l'engagement militant et contestataire dont témoignent les démarches actuelles.

Au plan de la démarche historique, l'histoire des femmes qui a été ainsi produite fut essentiellement une histoire des féminismes égalitaires. Au Québec, où la question nationale avait fortement imprégné la démarche de recherche en sciences sociales, un certain féminisme étatique a rapidement gagné ses lettres de noblesse, mais le corpus des actions et recherches produites dans l'intervalle engendrait des résultats divergents, et donc de nouveaux questionnements. Ainsi, les concepts d'*empowerment* ou d'*agency* commençaient à faire leur apparition dans le vocabulaire féministe québécois en même temps qu'ils étaient discutés aux États-Unis et dans le reste du Canada. Signifiant les capacités d'agir et d'autonomisation des femmes par elles-mêmes, ces concepts furent repris et réélaborés dans les discussions qui entouraient une analyse féministe en termes de genre, importées en histoire par Joan Scott et reprises en France par Françoise Thébaud. Ces concepts

allaient-ils nous permettre de penser les rapports sociaux de sexe comme des rapports de pouvoir changeants, paradoxaux, à inscrire dans une historicité particulière et bien définie ?

Ainsi dans les années 1990, l'approche intersectionnelle a permis de complexifier l'analyse en y incluant les variables de race ou d'origine ethnique, de religion, de classe, etc., dans les processus de lutte contre l'oppression. La variable de sexe qui fut toujours importante dans ces travaux devint un élément central et prédominant. L'affirmation des homosexuel·l·es et l'appartenance/identité de sexe devinrent l'axe central des études de genre, complexifiant encore davantage les rapports des féministes entre elles et avec les groupes Gays et lesbiens, transgenre, queer, etc. Ce fut le moment où les études de genre qui, tout en continuant à promouvoir l'étude des constructions sociales des masculinités et féminités, faisaient de l'étude des sexualités et des rapports de sexe le paradigme central de leur approche. Les questions politiques comme celles des

luttres conjointes contre les inégalités sont désormais séparées des luttes menées au nom du paradigme de genre/sexe, engendrant un conflit larvé entre eux/elles. Refaire la jonction des débats qui portent sur les inégalités complexes, ainsi que sur les questions de l'(in)différenciation des sexes, sur la sexualité/sexuation du social, telles me semblent être les questions cruciales aujourd'hui. Si les théories de l'intersectionnalité donnent bien à entendre cette exigence, leur application dans le champ de l'histoire demeure évasive même si bienvenue. Je dirais que ces approches mettent l'accent sur ce que nous faisons depuis longtemps, en portant notre attention aux multiples registres discursifs qui construisent l'histoire des femmes. ●

Cours d'intérêt : HIS4330 – *Histoire des femmes en Europe contemporaine* ; HIS4830 – *Histoire des femmes dans une perspective transnationale* ; FEM7000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BUTLER, J. (1990). *Gender Trouble: Feminism and The Subversion of Identity*, New York : Routledge, (trad. fr. *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, de Cynthia Kraus, Paris : La découverte, 2005).

COHEN, Y. (2010). *Femmes Philanthropes. Catholiques, Juives et Protestantes dans les organisations caritatives au Québec, 1880-1945*, Montréal : PUM.

COHEN, Y., CALLE-GRUBER, M. et VIGNON, E. (2015). *Migrations maghrébines comparées : genre, ethnicité et religion*, Paris : Riveneuve Éditions.

COHEN, Y. et THÉBAUD, F. (1999). *Féminismes et Identités politiques nationales*, Lyon : EJC éditions.

DAUPHIN, C. (2006). « Les historiennes dans la recherche collective. Le cas du Centre de recherches historiques dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle », in N. Pellegrin (dir.), *Histoires d'historiennes*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 113-124.

HARDING, S. (2004). *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*, New York : Routledge.

PAPERMAN, P. et LAUGIER, S. (2005). *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, Paris : Éditions de l'EHESS

SCOTT, J. (1986). « Gender: a useful category of historical analysis », *American Historical Review*, (« Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du Grif*, numéro « le genre de l'histoire », 37/38, 1988, 125-153.)

THÉBAUD, F. (2007). *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon : ENS Éditions.

WALBY, S. (2010). *Globalization and Inequalities: Complexity and Contested Modernities*, London : SAGE.



## DE LA SOCIALIZATION DES SEXES À L'ÉCLATEMENT DES GENRES : UNE INCURSION DANS LE MONDE DE LA PSYCHOLOGIE

«On ne naît pas femme, on le devient». Je ne connaissais pas la célèbre phrase de Simone de Beauvoir à l'adolescence, mais cela me semblait d'une telle évidence. Lorsque j'ai pu concevoir et réaliser ma première véritable recherche comme étudiante au doctorat en psychologie, j'étais bien décidée à le démontrer. C'est ainsi que je me suis mise à observer des bébés filles et garçons et leurs parents.

En fait, une bonne partie de mes premiers travaux de recherche a consisté à comparer les expressions d'émotion, les mouvements, la direction du regard de bébés filles et garçons pendant des séances d'interaction avec leur mère, avec une étrangère, avec des jouets, sans jouet. J'ai aussi observé la façon dont leur mère réagissait à leurs expressions d'émotion et à leurs comportements (les pères étaient aussi invités à participer à ces recherches mais peu d'entre eux se présentaient) et j'ai fait un relevé minutieux, en me rendant à la maison, de tous les jouets qu'on leur avait offerts. Mes observations de quelques centaines de bébés montrent que filles et garçons sont, au départ, très semblables. Pourtant, on leur offre des jouets différents dès les premiers mois suivant leur naissance et leurs expressions d'émotion et leurs comportements suscitent des réactions différentes.

J'ai aussi observé de jeunes femmes, universitaires, interagir avec un bébé fille présentée en «garçon» ou avec un bébé garçon identifié comme «fille», selon la procédure dite du sexe assigné. Les jeunes universitaires sont

souvent assez critiques à l'égard des stéréotypes de genre. Néanmoins, lorsqu'elles croyaient s'adresser à un «garçon», ces jeunes femmes faisaient plus de commentaires sur la force et la motricité du bébé, une petite illustration de l'influence que peut avoir la variable «sexe», avec tous les stéréotypes qui lui sont associés, sur la façon dont les adultes perçoivent et se conduisent avec les enfants.

Ces constats sont issus de mes propres travaux de recherche mais une multitude d'autres travaux en psychologie en arrivent aux mêmes conclusions (ex., Leaper, 2015; Ruble, Martin, & Berenbaum, 2006). En dépit de la persistance des théories essentialistes, les différences psychologiques observées entre les sexes semblent, en grande partie, le produit de la socialisation. Elles le sont peut-être même entièrement. J'ai tenté de faire une brève synthèse de nos connaissances sur la différence des sexes dans un ouvrage paru il y a quelques années (Cossette, 2012).

La socialisation des filles et des garçons demeure toujours au cœur de mes préoccupations mais, au cours des dernières années, d'autres thématiques se sont imposées à moi comme à beaucoup d'autres chercheuses et chercheurs. L'éclatement des rôles sexuels et des identités de genre, les revendications des minorités sexuelles, la multiplication des familles homoparentales ont bouleversé les conceptions traditionnelles du sexe et du genre et de nombreux modèles théoriques en psychologie. C'est un nouveau champ de recherche fascinant

qui est en pleine effervescence et qui est, en quelque sorte, devenu mon nouveau terrain de jeu.

C'est ainsi que je me suis intéressée aux pères gais et à leurs enfants. Les pères gais sont sans doute ceux qui s'éloignent le plus radicalement des rôles masculins traditionnels. Les travaux que j'ai réalisés en collaboration avec des collègues, comme ceux d'autres équipes de recherche, montrent que les hommes gais qui se sont engagés dans un projet parental après avoir affirmé leur orientation sexuelle sont, en général, d'excellents parents. Ils sont très impliqués auprès de leur enfant et très sensibles à ses besoins. Ceux que nous avons observés avaient tous adopté des enfants qui leur avaient été confiés par des Centres jeunesse. En dépit des expériences difficiles qu'ils avaient dû traverser au cours des premiers mois ou des premières années de leur vie, leurs enfants se portaient, pour la très grande majorité, très bien, ce qui confirme les compétences parentales de ces pères gais.

D'autres thèmes ont retenu mon attention au cours des dernières années, notamment les difficultés des victimes d'agression sexuelle pendant l'enfance et à l'adolescence, les expériences d'homophobie que subissent les adolescentes et adolescents de mères lesbiennes et de pères gais et, plus récemment encore, l'expérience des parents d'enfant trans ou dont l'enfant exprime son genre de manière créative, pour reprendre une terminologie moins binaire. Ces enfants, qui sont de plus en plus

▶ nombreux et visibles, suscitent inévitablement chez leurs parents des interrogations, parfois même des conflits, sur la meilleure façon de réagir et d'accompagner l'enfant, et c'est ce que nous cherchons à mieux comprendre. Ces enfants nous obligent à repenser les modèles théoriques sur le développement de l'identité de genre,

qui semble infiniment plus complexe qu'on ne l'avait cru.

La psychologie est en pleine ébullition, et pas seulement en recherche. Les psychologues dans leur pratique professionnelle doivent aussi s'ouvrir à de nouvelles réalités et à de nouveaux modèles d'intervention. Le Québec, dans ce domaine, accuse un certain

retard. Nous avons un urgent besoin d'une nouvelle génération de psychologues à l'esprit allumé et de nouvelles recherches pour mieux comprendre la complexité et la diversité humaine et pour construire un monde meilleur. ●

Cours d'intérêt: PSY4150 – *Psychologie différentielle des sexes*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ALIX, S., COSSETTE, L., HÉBERT, M., CYR, M., & FRAPPIER, J.-Y. (2017). "Posttraumatic stress disorder and suicidal ideation among sexually abused adolescent girls: The mediating role of shame", *Journal of Child Sexual Abuse*, n° 26, 158-174.

BÉDARD, I., COSSETTE, L., CHAMBERLAND, L. et BLAIS, M. (soumis). "Psychosocial adjustment and homophobic victimization among adolescents of lesbian and gay parents".

COSSETTE, L. (2012). «La différenciation psychologique des sexes: un phénomène en voie d'extinction?», in L. Cossette (dir.), *Cerveau, hormones et sexe: des différences en question*, Montréal: Édition du remue-ménage.

FEUGÉ, É., COSSETTE, L., CYR, C. et JULIEN, D. (sous presse). "Parenting Among Adoptive Gay Fathers: Associations Between Parental Involvement, Socioeconomic Variables, Gender Roles, and Child Adjustment", *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*.

FEUGÉ, É., CYR, C., COSSETTE, L., et JULIEN, D. (sous presse). "Adoptive gay fathers' sensitivity and child attachment", *Attachment and Human Development*.

LANGEVIN, R., COSSETTE, L., et HÉBERT, M. (2016). "Emotion regulation in sexually abused preschoolers", *Child Psychiatry and Human Development*, n° 47, 1-12.

LEAPER, C. (2015). "Gender and Social-Cognitive Development", in L. Liben, U. Müller, & R. Lerner (dir.), *Handbook of Child Psychology and Developmental Science: Cognitive Processes, Vol. 2*, Hoboken, NJ: John Wiley & Sons, 806-853.

RUBLE, D. N., MARTIN, C. L., & BERENBAUM, S. A. (2006). "Gender Development", in N. Eisenberg, W. Damon & R. M. Lerner (dir.), *Handbook of Child Psychology: Social, Emotional, and Personality Development*, Hoboken, NJ: John Wiley, 858-932.



## DES TÉMOIGNAGES DE FILLES

Au départ, j'ai fait une thèse sur des écrits de femmes psychiatisées. Et le féminisme est venu au cours de la recherche. C'est-à-dire que je me suis découverte féministe en faisant le travail. C'est comme si pour moi le féminisme était une évidence. J'ai grandi entre les mains d'une mère féministe ; ça allait de soi d'être féministe. L'approche critique s'est donc avérée essentielle, mais au fil des années. Ce n'est pas un choix que j'ai fait. De plus, en étudiant aux États-Unis, j'ai appris ce que cela signifiait de faire des études féministes et des *Cultural Studies* en même temps, une formation à laquelle je reviens aujourd'hui après toutes ces années.

J'ai beaucoup travaillé, d'une part, sur le début du xx<sup>e</sup> siècle, sur le genre de l'étude de cas en psychiatrie, et dans le champ littéraire, sur le genre de la biographie qui sert à encabaner les femmes, à les dire une fois pour toutes folles. En contrepoids, je suis allée chercher des témoignages de femmes qui ont vécu l'internement psychiatrique. C'est à partir de là que mon intérêt pour le témoignage s'est avéré central. Parce que ce qui m'animait ce n'était pas tant ce que racontaient les textes sur lesquels je travaillais que la voix, la prise de parole, la subjectivité singulière qui était mise en œuvre dans le genre même du témoignage. C'est le témoignage qui reste au centre, la figure du témoin, figure liminaire, lieu de transmission d'une expérience de souffrance ou de douleur psychique ou corporelle. Mais aussi, plus profondément, le témoin comme figure d'un sujet ou d'une subjectivité qui est toujours en perte d'elle-même, qui est toujours scindée, qui n'est jamais donnée une fois pour toutes.

Cela m'a amenée à m'interroger sur mon propre travail : comment moi, comme critique, comme prof, quand je prends la parole, quand j'étudie un objet, j'essaye de le faire depuis cette perspective du témoin. Je me suis beaucoup intéressée, depuis une bonne dizaine d'années, à la question : « Comment j'écris en tant que critique littéraire ? ». J'écris aussi de la fiction, et je voulais arriver à faire dialoguer étroitement voire à fusionner la parole critique et la parole de fiction, la voix singulière, et c'est la figure du témoin qui m'a permis de faire cette passerelle.

Je n'écris pas des romans féministes. Mais, mes romans *sont* féministes. Ils le sont parce qu'ils sont informés de tout ce que je suis. Ce ne sont pas des romans à thèse ; ce ne sont pas des romans qui se veulent féministes. Je n'ai pas d'emblée un projet qui dit « ça va être féministe mon affaire ! » Mais quand j'ai écrit *Rose amer*, j'étais clairement hantée par ce que ça voulait dire d'être une fille. Qu'est-ce que c'est, d'une part, parce que j'avais une jeune enfant qui commençait à mettre le pied dans le social et que ça m'inquiétait un peu... et puis, je repensais à ma propre enfance et je me disais que devenir une fille, ça aura été de passer par une expérience de peur. Que de devenir une fille, c'était d'avoir peur. C'est tout. Et les lectrices et lecteurs qui m'en ont reparlé ont compris que c'était ça ; que c'est un monde de filles et que toutes ces filles meurent ou disparaissent. Qu'il y a quelque chose d'une vie hantée. Être une fille, c'est être hantée par toutes celles qui sont venues avant nous. C'était un peu ça l'idée... C'est dans cette perspective-là qu'il y a une

forme de féminisme qui se décline dans mes romans.

Je pense qu'il faut oser prendre sa place. C'est-à-dire que je pense que beaucoup de filles de ma génération ont été élevées pour qu'elles soient des êtres un peu timorés, un peu dans les fleurs de la tapisserie... Se défaire de ça, ce n'est pas évident. Être élevées par des femmes qui elles-mêmes manquaient d'assurance, qui elles-mêmes avaient été privées d'un espace public ; pas parce qu'elles étaient encore reléguées à la sphère domestique, ce n'était pas le cas de ma mère d'ailleurs, ma mère travaillait et tout, mais il reste qu'elle n'était pas tellement à l'aise dans l'espace public ; prendre la parole publiquement, c'était ardu. Être prof, c'est prendre la parole publiquement, beaucoup, tout le temps : c'est difficile. Oser la prendre dans une place encore plus publique, dans les journaux ou ailleurs, c'est autrement plus difficile. Écrire, et tout ce que ça implique, ça demande toujours de sortir de soi, si on veut.

Quand tu es féministe à l'université, c'est comme si tu étais dénudée. C'est-à-dire que comme prof, quand tu arrives dans un cours d'études féministes, tu ne peux pas te cacher. D'emblée tu es là, et tu dis : voici qui je suis. Tu es rendue visible. Être féministe, c'est toujours se battre en fait. C'est une place qui signifie qu'il faut se battre. Se battre, ça veut aussi dire *tenir le fort*. C'est-à-dire qu'il faut occuper le terrain. C'est ne pas accepter qu'on nous déloge de là. Parce que Dieu sait qu'on veut déloger les féministes... On parle maintenant d'une résurgence du féminisme – on en reparle dans les médias, oui, c'est bien beau – mais dans les faits, est-ce

► qu'on est vraiment prêts à entendre qu'il y a un sérieux problème de violence contre les femmes? Que le viol est quelque chose qui se produit tout le temps, et que nos filles en sont l'objet? Que nos garçons ne sont pas forcément plus éduqués pour ne pas commettre ce crime-là? Alors le combat, c'est refuser de se taire. À la fois en faisant des crises parce qu'il faut faire des crises sinon on n'est pas entendues, et en acceptant de juste tenir sa voix, de la laisser entendre, de ne pas la laisser pâlir.

Je pense que ce qu'il faut garder en tête au plan du féminisme – et c'est peut-être ce qui m'intéresse le plus maintenant, à la fois comme prof et comme auteure critique – c'est l'idée du collectif. Avec le printemps québécois, la grève étudiante, on a vu l'importance du ralliement: l'importance du «on-fait-les-choses-ensemble». J'ai beaucoup participé à cette grève. Je suis allée dans les rues, je me suis intéressée, j'ai regardé comment les filles fonctionnaient, j'ai travaillé avec elles un peu. Puis, comme une sorte d'hommage à elles – et un peu aussi

pour clore un travail que je faisais depuis plusieurs années – j'ai voulu écrire un livre qui soit un essai, mais qui puisse être lisible pour tout le monde. Et c'est devenu *Les filles en série...* ●

Cours d'intérêt: LIT2825 – *Littérature contemporaine des femmes*; LIT4730 – *Littérature et identité sexuée*; LIT849Z – *Théories de l'écriture au féminin*

## ESSAIS

DELVAUX, M. (2018). *Les filles en série: Des Barbies aux Pussy Riot, Nouvelle édition, revue et augmentée*, Montréal: Éditions du remue-ménage.

DELVAUX, M. (2017). *Le monde est à toi*, Montréal: HélioTropé.

DELVAUX, M. (2013). *Nan Goldin. Guerrière et gorgone*, Montréal: HélioTropé.

DELVAUX, M. (2005). *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

DELVAUX, M. (2003). *Ventriloquies* (en collaboration avec Catherine Mavrikakis), Montréal: Leméac.

DELVAUX, M. (1998). *Femmes psychiatisées, femmes rebelles. De l'étude de cas à la narration autobiographique*, Paris: Les empêcheurs de penser en rond.

## ROMANS

*Thelma, Louise et moi*, Montréal: HélioTropé, 2018.

*Blanc dehors*, Montréal: HélioTropé, 2015

*Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage*, Montréal: HélioTropé, 2011.

*Rose amer*, Montréal: HélioTropé, 2009.

*C'est quand le bonheur?*, Montréal: HélioTropé, 2007.

*Échographies*, Gatineau: Vents d'ouest, 2007.



FRANCINE DESCARRIES  
PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE  
descarries.francine@uqam.ca

## PENSER ET AGIR LE FÉMINISME

L'essentiel de mon travail de recherche et de ma pratique d'enseignement s'inscrit en études féministes. Je définis celles-ci comme une démarche critique située et une problématique d'action visant une transformation en profondeur des rapports sociaux de sexe, comme de la façon de penser, de dire et d'agir le genre.

Dans cette foulée, je conçois ma pratique de sociologue féministe, ou devrais-je dire de féministe sociologue, en tant que :

- critique épistémologique des biais à l'œuvre dans la production des savoirs et des cultures ;
- démarche scientifique pour déconstruire les modèles théoriques dominants et imposer le sexe/genre comme catégorie critique d'analyse ;
- proposition méthodologique pour faire place à la parole et aux expériences des femmes ;
- et, enfin, interrogation sur la production/reproduction des inégalités entre les hommes et les femmes et entre les femmes elles-mêmes, bref, comme vecteur d'organisation du social.

Aujourd'hui, les propositions formulées en études féministes sur les rapports de sexe/genre, l'identité, les catégories « femme » et « homme », de même que sur les voies d'affranchissement pour des femmes occupant des espaces sociopolitiques et culturels aussi bien que géographiques et économiques variés, se multiplient. Ces propositions prennent des formes et soutiennent des finalités de plus en plus diversifiées et même parfois contradictoires, notamment au regard du sujet femmes, des multiples configurations des expériences de domination vécues par elles et des luttes à prioriser au regard de l'importance à accorder, avec un souci de justice sociale, aux disparités entre les femmes.

Dans le large corpus réflexif des études féministes, la sociologie féministe des

rapports de sexe et du genre, en raison de la transversalité de son regard et de ses visées émancipatrices, m'offre l'espace critique dont j'ai besoin pour repenser *l'entrecroisement et la coproduction des rapports sociaux de division et d'hierarchie* (Daune-Richard et Devreux, 1992 ; Kergoat, 2009). Elle me fournit également le coffre à outils conceptuels dont j'ai besoin pour appréhender et comprendre les mécanismes, tant matériels qu'idéels, à l'œuvre dans la reproduction des inégalités entre les hommes et les femmes et entre les femmes elles-mêmes.

Dans cette foulée, au regard des changements provoqués par le mouvement des femmes au cours des décennies, tout comme des critiques adressées tant de l'intérieur que de l'extérieur, notamment par les féministes des Suds, à un *féminisme défini comme mainstream*, mes intérêts en tant que sociologue féministe m'amènent à réfléchir sur le développement d'une analyse féministe plus complexe et actualisée des expériences plurielles des femmes. Soit, une analyse qui ne laisse pas impensées l'imbrication et l'interdépendance des rapports sociaux de division et de hiérarchie qui produisent et reproduisent l'hétérogénéité des positions et des statuts qui départage les femmes entre elles. Autrement dit, une analyse qui se distancie d'une vision unique ou faussement universelle de l'autonomie et de la libération des femmes, mais sans toutefois secondariser pour autant la dynamique spécifique des rapports de sexe, le sexisme, qui constitue au sein des sociétés patriarcales le *Nous les femmes* ou encore substantialiser les différentes catégories de femmes.

Le féminisme matérialiste (Juteau, 1999 ; Delphy, 1998 et 2001 ; Guillaumin, 1992, Mathieu, 1985) m'apparaît sous ce rapport l'une des approches où se développe présentement avec le plus de vitalité et d'acuité la réflexion sur la

dynamique consubstantielle des rapports sociaux de division et de hiérarchie (Kergoat, 1982, 2009). C'est donc dans ce registre d'analyse que s'inscrit ma réflexion féministe et mon engagement dans la théorisation et l'observation des différentes facettes de la réalité des femmes. Cette approche m'apparaît, en effet, celle qui permet le mieux d'appréhender la complexité de la dynamique du fait social que constitue l'existence d'un système idéologique et matériel de domination basé sur la division des sexes, soit le patriarcat et ses institutions, dans son imbrication et sa constante interaction avec les autres systèmes de division et de hiérarchie : aucun rapport social ne pouvant, en effet, se comprendre isolément, et se configurant et se reconfigurant constamment, selon les groupes sociaux en présence, dans des contextes variables selon l'espace et le temps « au fil des pratiques sociales » (Galerand et Kergoat, 2014).

Cela étant, il ne s'agit pas pour moi d'écarter les différents regards et propositions qui se déploient dans la mouvance féministe actuelle. Car, si je demeure davantage préoccupée par le sujet politique femmes que par les questions identitaires, je conçois néanmoins la nécessité d'entretenir un dialogue, sinon de conjuguer, certains éléments des propositions qui occupent aujourd'hui l'avant-scène des études féministes afin de générer des questionnements inédits et donner sens aux tensions et aux luttes actuelles qui ne sont pas, elles-mêmes, exemptes de rapports de pouvoir, eux-mêmes en perpétuelle reconfiguration.

Pour caractériser plus concrètement ma façon d'aborder la recherche et le travail théorique dans une perspective féministe, j'aime parler de bricolage conceptuel, soit selon une expression que j'emprunte à Lévi-Strauss, *utiliser un outil à une autre fin* pour éviter les interprétations convenues et cloisonnées. En autant que je considère les concepts comme des

► outils de recherche à ma disposition pour mieux comprendre les faits sociaux auxquels je m'intéresse et les mécanismes de leur construction, il s'agit dès lors pour moi de faire appel, de convoquer, de conjuguer, voire de recycler ou de réinterpréter des propositions, des angles d'approches de divers courants de pensée du féminisme contemporain en espérant produire « du neuf et de l'utile » : l'intention étant d'éviter les interprétations univoques, statiques ou par trop partielles de la diversité des expériences et des besoins des femmes au vu de la complexité que représentent leur appartenance identitaire et leur positionnement social multiple et simultané ou encore « sériel », proposerait Isis Young (2007).

Dès mon premier ouvrage, *L'école rose... et les cols roses* (Descarries, 1982) dans lequel je proposais une lecture féministe, et inédite alors au Québec, des concepts de reproduction sociale et de division sexuelle du travail à travers l'analyse des actions socialisatrices de l'école et du marché du travail, mon ambition a été de manifester les biais à l'œuvre dans la production des savoirs en sciences humaines et sociales et d'imposer le sexe/genre comme catégorie critique d'analyse. Depuis lors, mes champs de recherche ont été et demeurent les théories féministes, particulièrement au regard des convergences et des divergences qui rapprochent ou éloignent les différents courants de pensée qui traversent le champ des études féministes

(Descarries, 2016, 1998), l'évolution du discours et des pratiques du mouvement des femmes québécois, de même que des questions concernant la famille, la maternité, le travail des femmes et la reproduction de la division sociale des sexes (Descarries et Corbeil, 2002). En réponse à des besoins exprimés par des groupes de femmes et syndicaux, je m'intéresse également à des questions touchant l'antiféminisme, la socialisation des femmes, la sexuaction de l'espace public, les stéréotypes sexuels, les violences faites aux femmes et l'articulation famille-travail. ●

Cours d'intérêt : SOC8255 - *Théories et débats féministes*; FEM7000 - *Séminaire multidisciplinaire en études féministes*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

DAUNE-RICHARD, A.-M. et DEVREUX, A.-M. (1992). « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique », *Recherches féministes*, vol. 5, n° 2, 7-30.

DELPHY, C. (1998 et 2001). *L'ennemi principal*. Tome 1. « Économie politique du patriarcat ». Tome 2. « Penser le genre », Paris : Syllepse.

DESCARRIES, F. (2016). « Des rapports sociaux de sexe à l'identité sexuelle, un continuum qui divise les féministes », *LABRYS, études féministes/estudos feministas*, n° 29, janvier-juillet. <http://www.labrys.net.br/labrys29/monde/francine.htm> [consulté le 1<sup>er</sup> mai 2019]

DESCARRIES, F. (1998). « Le projet féministe à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle : un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 179-210.

DESCARRIES, F. (1980). *L'école rose... et les cols roses. La reproduction de la division sociale des sexes*, Montréal : Éditions coopératives Albert Saint-Martin et Centrale de l'enseignement du Québec.

DESCARRIES, F. et CORBEIL, C. (dir.) (2002). *Espaces et temps de la maternité*, Montréal : Édition du remue-ménage.

GALERAND, E. et KERGOAT, D. (2014). « Consubstantialité vs intersectionnalité ? À propos de l'imbrication des rapports sociaux », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, 44-61.

GUILLAUMIN, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris : Côté-Femmes.

JUTEAU, D. (1999). « De la fragmentation à l'unité. Vers l'articulation des rapports sociaux », in *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 105-129.

KERGOAT, D. (2009). « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in E. Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris : PUF, coll. Actuel Marx : Confrontation, 111-125.

KERGOAT, D. (1982). *Les ouvrières*, Paris : Le Sycomore.

MATHIEU, N.-C. (1985). « De la conscience dominée », in N.-C. Mathieu (dir.), *L'Arraînement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris : Cahiers de l'Homme, 169-245.

YOUNG, I.M. (2007). « Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social », *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, 7-36.



FRANCIS DUPUIS-DÉRI  
 PROFESSEUR AU DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE  
 dupuis-deri.francis@uqam.ca

## HOMMES PROFÉMINISTES ET ANTIFÉMINISME

Je ne me souviens plus exactement quand j'ai commencé à m'intéresser au féminisme. Sans doute au cégep, sous l'influence de ma première conjointe. Au baccalauréat en science politique à l'Université de Montréal, j'ai suivi le seul cours offert portant sur les femmes, puis un séminaire de maîtrise interdisciplinaire sur le féminisme, dirigé par la criminologue Marie-Andrée Bertrand. L'attentat contre les femmes de l'École polytechnique, le 6 décembre 1989, m'a tout particulièrement marqué, entre autres raisons de par mon affiliation à l'Université de Montréal.

J'ai quitté l'université après ma maîtrise, espérant enseigner au cégep. En 1994, après deux ans à cumuler les refus, j'ai débuté un doctorat à Vancouver (University of British Columbia - UBC). Ma thèse portait sur l'histoire du mot « démocratie », mais je n'ai pas pris les femmes en compte. J'avais pourtant constaté que l'influence du féminisme à UBC, dans les années 1990, était bien plus importante qu'à l'Université de Montréal, dans les années 1980.

Si je n'intégrais pas le féminisme dans mes travaux universitaires, j'ai commencé à publier, dans des journaux et des revues d'essais, quelques textes sur le féminisme au masculin (un manuscrit écrit trop rapidement, sur le sujet, a été refusé en 1994), et sur le masculinisme. Ces interventions m'ont valu plusieurs invitations à présenter mes réflexions en public, et j'ai constaté alors que les hommes proféministes pouvaient avoir une certaine notoriété à bon compte. Ce phénomène est en soi inégalitaire et donc injuste, considérant toutes les universitaires féministes qui peinent à obtenir une certaine reconnaissance dans l'espace public.

Au début des années 2000, j'ai commencé à étudier les réseaux militants altermondialistes, portant une attention

particulière aux mobilisations anarchistes dans lesquelles je militais. J'ai réalisé des dizaines d'entretiens semi-dirigés sur divers thèmes, intégrant enfin des questions sur les relations entre les sexes. À cette époque, Julie Châteauvert, avec qui j'ai codirigé l'ouvrage collectif *Identités mosaïques : Entretiens sur l'identité culturelle des juifs québécois* (2004), m'a fortement influencé dans ma compréhension du féminisme. J'étais aussi sous le choc de la lecture des œuvres de Christine Delphy, de Colette Guillaumin et de Monique Wittig. Leur rencontre m'a fait prendre conscience que sans le féminisme, les hommes ne se comprennent qu'à moitié.

En 2004, des collectifs de féministes radicales (Cyprines, Sorcières, etc.) de Montréal avaient formé la Coalition antimasculiniste, pour protester contre le congrès « Paroles d'hommes », qui devait avoir lieu à l'UQAM au printemps 2005 (il aura finalement lieu à l'Université de Montréal). Les féministes avaient décidé d'ouvrir la coalition aux hommes alliés, ce qui m'a offert l'occasion de m'y engager et de rencontrer des militantes féministes inspirantes, en particulier Mélissa Blais, qui terminait une étude sur les débats médiatiques au sujet de la tuerie de l'École polytechnique (Blais, 2009). J'ai aussi rencontré les militants du collectif Hommes contre le patriarcat (HCP) et du Collectif masculin contre le sexisme, qui m'ont mis en contact avec Léo Thiers-Vidal (2013 et 2010), en France : ces rencontres ont profondément modifié ma conception de la position politique des hommes proféministes. Jusqu'alors, j'adoptais une position plutôt idéaliste, considérant le féminisme comme profitable autant pour les femmes que pour les hommes, d'un point de vue éthique (égalité, justice, etc.) et psychologique (émancipation émotionnelle). Depuis, j'essaie plutôt de comprendre ce positionnement politique du point de vue

du féminisme matérialiste et d'identifier les conséquences de l'appartenance des hommes proféministes à la classe de sexe des hommes, soit les privilèges et les avantages qui en découlent, même si nous disons lutter contre le sexisme et le patriarcat.

Mélissa Blais et moi avons ensuite piloté un ouvrage collectif sur le masculinisme, auquel ont participé des militantes de la Coalition antimasculiniste, et d'autres spécialistes de la question (Blais et Dupuis-Déri, 2015), et notre collaboration se poursuit depuis lors sur divers projets. Je collabore aussi ponctuellement avec d'autres féministes, dont Diane Lamoureux, politologue de l'Université Laval (Lamoureux et Dupuis-Déri, 2015), et Christine Bard, historienne à l'Université d'Angers (Bard, Blais, et Dupuis-Déri, 2019).

Embauché comme professeur de science politique à l'UQAM en 2006, j'ai joint l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF). J'ai proposé la création du cours de baccalauréat « Féminisme et antiféminisme ». J'ai alors intégré dans mon enseignement des concepts poststructuralistes, par exemple la « matrice hétérosexuelle » (Judith Butler) pour expliquer certains aspects de l'antiféminisme, comme la lesbophobie.

J'ai eu la chance de mener plusieurs recherches en partenariat avec L'R des centres de femmes du Québec (L'R), dont les membres voulaient que l'antiféminisme soit documenté et analysé. Ces recherches ont été menées dans le cadre du Protocole UQAM/Relais-femmes du Service aux collectivités.

Avec Stéphanie Mayer (alors à la maîtrise en science politique), nous avons étudié l'influence du discours masculiniste dans le magazine féminin *Châtelaine*. Depuis, L'R a proposé deux autres recherches sur l'antiféminisme. L'R a d'abord voulu ▶

► valider son hypothèse selon laquelle les féministes réagissent aux attaques antiféministes comme les femmes à la violence conjugale. La recherche, menée entre autres avec Mélissa Blais, a permis de confirmer qu'il existe bien un « cycle de la violence antiféministe » (Blais, 2012). Lors des entretiens menés pour cette recherche, les répondantes ont discuté de l'influence du masculinisme dans l'appareil étatique, ce qui a mené au développement du concept d'« antiféminisme d'État » (Dupuis-Déri, 2013). Puis L'R a proposé de lancer une recherche sur l'antiféminisme dans la vie privée, après que des participantes à L'R aient témoigné de leur difficulté à se dire « féministe » auprès de leurs proches. Près de 1000 femmes ont répondu à un questionnaire diffusé sur le Web, ce qui a permis de réfléchir à la notion de

« militantisme au quotidien », développée par Jane Mansbridge.

La recherche en partenariat est donc très fertile, les questionnements et réflexions conceptuelles et théoriques du mouvement des femmes nourrissant le travail universitaire. J'ai aussi mené quelques recherches ponctuelles, entre autres sur la violence des policiers contre les femmes (avec le Collectif opposé à la brutalité policière [COBP]) et sur l'intersectionnalité (proposant, dans une perspective anarchiste, d'intégrer l'étatisme comme système de domination, au même titre que le racisme, le sexisme, le capitalisme, etc.). Enfin, le « Chantier sur l'antiféminisme », du Réseau québécois en études féministes (RéQEF), lancé en 2016, organise des colloques et diffuse des réflexions sur l'antiféminisme auprès du public (par exemple, sous forme de vidéos).

Dans *Une chambre à soi*, Virginia Woolf suggérait avec son ironie habituelle que « L'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est plus intéressante que l'histoire de l'émancipation des femmes elle-même ». Cette affirmation m'a toujours rendu mal à l'aise, puisqu'elle semble secondariser le mouvement féministe. Elle rappelle malgré tout qu'étudier les dominants et les forces conservatrices et réactionnaires aide à mieux comprendre la réalité sociopolitique, y compris les rapports sociaux de sexe et la matrice hétérosexuelle. ●

Cours d'intérêt : POL5185 - *Féminisme et antiféminisme* ;  
POL8112 - *Féminisme et science politique*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BARD, C. (2016). « "Toutes des lesbiennes !" : Antiféminisme et lesbophobie, une complicité à l'épreuve du temps », in *Féminismes et luttes contre l'homophobie : de l'apprentissage à la subversion des codes*, sous la dir. de L. Chamberland, C. Déry et L. Saint-Martin, Montréal : Cahiers de l'IREF, Collection Agora, n° 7.

BARD, C. (dir.) (1999). *Cent ans d'antiféminisme*, Paris : Fayard.

BARD, C., BLAIS, M. et DUPUIS-DÉRI, F. (dir.) (2019). *Antiféminisme et masculinisme d'hier à aujourd'hui*, Paris : Presses universitaires de France.

BLAIS, M. (2012). « Y a-t-il un "cycle de la violence antiféministe" », *Recherches féministes/Cahiers du genre*, vol. 25, n° 1/n° 52.

BLAIS, M. (2009). « J'haïs les féministes » : *Le 6 décembre 1989 et ses suites*, Montréal : Édition du remue-ménage.

BLAIS, M. et DUPUIS-DÉRI, F. (dir.) (2015). *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué*, Montréal : Éditions du remue-ménage (première éd. 2008).

DELPHY, C. (1998). « Nos amis et nous », in C. Delphy, *L'ennemi principal : économie politique du patriarcat*, Paris : Syllepse.

DUPUIS-DÉRI, F. (2013). « L'antiféminisme d'État », *Lien social et politiques*, n° 69.

LAMOUREUX, D. et DUPUIS-DÉRI, F. (2015). *Les antiféminismes : analyse d'une rhétorique réactionnaire*, Montréal : Éditions du remue-ménage.

THIERS-VIDAL, L. (2013). *Rupture anarchiste et trahison pro-féministe*, Lyon : Éditions Bambule.

THIERS-VIDAL, L. (2010). *De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis*, Paris : L'Harmattan.



## SUR LES TRACES DU PASSÉ DES FEMMES ... ET DU GENRE

Professeure au Département d'histoire de l'UQAM depuis 2002, je suis spécialisée en histoire des femmes et du genre, en histoire de la famille et en histoire de la santé et de l'assistance sociale. Mon terrain d'enquête est le Québec et le Canada des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : les archives que je dépouille et que je dois interpréter – des fragments du passé qui incluent la correspondance privée et officielle, des archives étatiques et judiciaires et des documents créés par des associations charitables qui n'existent plus – proviennent toutes de cet espace et de cette époque.

J'ai eu la pique pour l'histoire à la fin des années 1980 lorsque, étudiante au baccalauréat à l'Université McGill, j'ai suivi mes premiers cours d'histoire sociale et d'histoire des femmes. J'ai consacré le reste du XX<sup>e</sup> siècle à mes études supérieures en histoire, dans différentes universités ontariennes. Les années 1990 constituaient un moment passionnant pour ceux et celles qui s'intéressaient à l'histoire des femmes : l'historienne américaine Joan Scott était en train de nous convaincre du grand potentiel du genre en tant que catégorie « utile » d'analyse historique, et les débats entre les partisans d'une histoire du genre et ceux et celles qui craignaient que le genre ne dépolitise l'histoire des femmes étaient alors féroces. Ce débat était évidemment doublé d'un autre clivage, opposant d'un côté les partisans d'une histoire matérialiste, voire marxiste, et de l'autre, ceux et celles qui étaient intrigués par le potentiel interprétatif du tournant linguistique et poststructuraliste (Scott, 1988 ; Sangster, 1995).

Convaincue, comme plusieurs membres de ma cohorte, que c'était

possible de me servir du genre pour analyser le passé sans perdre de vue l'histoire du vécu des femmes, je me suis mise à me définir comme « historienne des femmes et du genre ». Dans certains de mes travaux, les femmes, en tant qu'individus et en tant que groupe social, se trouvent au premier plan : je pense notamment à la nouvelle édition de l'ouvrage de synthèse *Canadian Women: A History*, que j'ai rédigée avec trois collègues (Brandt, Black, Bourne & Fahrni, 2011). Mais dans d'autres livres et articles, j'ai plutôt choisi d'analyser des thématiques importantes de l'histoire sociale, comme l'émergence de l'État-Providence, ou encore l'épidémie d'influenza de 1918-1920, en me servant du genre comme principale catégorie d'analyse (Fahrni, 2005 ; Fahrni et Jones, 2012). Ces phénomènes sociopolitiques étaient-ils vécus de la même manière par les hommes et les femmes ? Quelles représentations du genre étaient incarnées dans les politiques étatiques, les pratiques caritatives ou les idéologies de l'époque à l'étude ? Quelles étaient les conséquences – pour les femmes, pour les hommes, et pour les représentations du genre – de ces politiques et de ces pratiques ? Comment le genre interagissait-il avec la classe sociale, l'âge, la religion ou la langue pour façonner le quotidien et le parcours des acteurs et des actrices historiques auxquels je m'intéresse ?

Ces questions continuent à me guider dans le cadre de l'ouvrage de synthèse sur l'histoire de la famille au Québec et au Canada (de la Nouvelle-France à nos jours) que je viens de terminer pour les Presses de l'Université Oxford (Fahrni, sous contrat). Elles sont également au cœur de mon principal

projet de recherche en ce moment, un manuscrit dont le titre provisoire est *Living Dangerously: Accidents and Accident Prevention in Turn-of-the-Twentieth-Century Montréal*. Ce livre en devenir porte sur le phénomène des accidents – du travail, de la route, domestiques – dans le Montréal industriel, ainsi que les efforts entrepris pour empêcher, gérer ou compenser ces accidents. C'est une monographie qui s'inspire, entre autres, de la littérature sociologique sur le « risque » et des travaux des historien-ne-s qui se sont intéressés, eux et elles aussi, au cadre analytique du risque et aux accidents (Mohun, 2013 ; Le Roux, 2016). J'y tente de comprendre la façon dont les accidents, jadis compris comme étant le résultat du destin, ou le fruit du hasard, deviennent progressivement perçus, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, comme des événements qui peuvent être prévus et donc prévenus, à l'aide des sciences, des techniques, des statistiques et de l'éducation populaire.

Où sont les femmes et le genre dans cette histoire du risque ? Partout. Une partie de mon manuscrit explore, par exemple, la dynamique entre les inspectrices du travail, nommées par le gouvernement du Québec à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle afin de surveiller les conditions du travail en usine et de veiller à la santé, la sécurité et la moralité des ouvrières, et des femmes pour lesquelles elles étaient en quelque sorte responsables. Les relations entre ces inspectrices, femmes instruites provenant de la petite bourgeoisie, et les jeunes ouvrières qu'elles étaient censées « protéger » étaient complexes. Dans les rapports que ces inspectrices présentaient à leurs supérieurs, on décèle des moments d'empathie ou de solidarité entre femmes, mais ce qui

▶ ressort autant, ce sont les moments d'incompréhension, de condescendance et de jugements teintés par des différences d'âge et de classe sociale. Par ailleurs, au sein de la fonction publique québécoise naissante, ces inspectrices occupaient une place particulière. Confinées au dossier « femmes et enfants », elles étaient moins nombreuses que leurs collègues masculins et elles avaient parfois de la difficulté à se faire écouter par les patrons et les contremaitres des usines qu'elles inspectaient. Femmes célibataires et veuves, elles avaient réellement besoin du salaire qui récompensait ce travail, mais ce salaire était moindre que celui de leurs collègues masculins et peu d'opportunités d'avancement professionnel leur étaient ouvertes. Enfin, si ces

inspectrices jouissaient d'un statut social et de privilèges de classe qui n'étaient pas partagés par les ouvrières en usine, elles ne bénéficiaient pas, elles non plus, en ce début de xx<sup>e</sup> siècle, de droits liés à la citoyenneté politique.

Ce projet de recherche explore donc un certain nombre de problématiques clés dans l'histoire des femmes et du genre : les tensions et l'articulation entre la classe sociale et le genre ; la nature genrée de l'industrialisation et des mesures étatiques ; les spécificités du travail rémunéré et non rémunéré des femmes ; l'éclosion d'une idéologie féministe ; les limites du réformisme maternaliste. Saisies de loin (un romancier anglais [Hartley, 2002 [1953] : 17] a déjà qualifié le passé de

« pays étranger ») à travers des bribes de documents qui n'étaient jamais destinés à être lus par des historien-ne-s, les problématiques que j'analyse ne sont pourtant pas propres au Montréal du tournant du xx<sup>e</sup> siècle, mais constituent plutôt des phénomènes et des transformations vécus à travers le monde à différents moments et à différents rythmes. ●

Cours d'intérêt : HIS4550 – *Histoire des femmes au Québec* ; HIS4523 – *Histoire de la famille au Québec : intimité, domesticité, communauté* ; FEM9000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes : savoirs, perspectives, approches*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BRANDT, G. C., BLACK, N., BOURNE, P. et FAHRNI, M. (2011). *Canadian Women: A History*, Toronto : Nelson.

FAHRNI, M. *Five Centuries of Families in Canada: From New France to the Present* (sous contrat avec Oxford University Press).

FAHRNI, M. (2005). *Household Politics: Montreal Families and Postwar Reconstruction*, Toronto : University of Toronto Press.

FAHRNI, M. et JONES, E. (dir) (2012). *Epidemic Encounters: Influenza, Society, and Culture in Canada, 1918-1920*, Vancouver : University of British Columbia Press.

HARTLEY, L.P. (2002[1953]). *The Go-Between*, New York : New York Review Books.

LE ROUX, T. (dir.) (2016). *Risques industriels. Savoirs, régulations, politiques d'assistance, fin xvii<sup>e</sup>-début xx<sup>e</sup> siècle*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.

MOHUN, A. (2013). *Risk: Negotiating Safety in American Society*, Baltimore : Johns Hopkins University Press.

SANGSTER, J. (1995). « Beyond Dichotomies : Re-Assessing Gender History and Women's History in Canada », *left history*, 3, 1, 109-121.

SCOTT, J. (1988). *Gender and the Politics of History*, New York : Columbia University Press.



## DES REPRÉSENTATIONS DE LA SEXUALITÉ À LA REVENDICATION DE L'AGENTIVITÉ SEXUELLE DES FEMMES

Ma démarche d'abord en études puis en recherches féministes s'articule autour de l'analyse de la représentation de la sexualité par les femmes. Motivée par la faible proportion d'œuvres à caractère sexuel faites par des femmes artistes, j'ai entrepris de me concentrer sur ces productions culturelles. J'ai d'abord choisi comme corpus des œuvres qui traitaient d'érotisme pour aller vers les images de plus en plus sexuellement explicites. Mon intérêt étant de comprendre l'évolution de la production visuelle et féministe qui m'était contemporaine, je me suis centrée sur l'art actuel. Bien que mes différents corpus se situent entre 1990 à aujourd'hui, je me suis aussi penchée de manière récurrente sur la production de Carolee Schneemann. Déjà chez cette préceuse emblématique de la représentation de la sexualité, on retrouve les thématiques de l'auto-objectivation sexuelle, de subjectivité et agentivité sexuelle comme celle du désir de brouiller la frontière entre art contemporain, érotisme et pornographie. Pour mon doctorat mon corpus d'analyse, qui s'inscrit dans une approche qualitative, est composé de trois artistes : Annie Sprinkle, Pipilotti Rist, Marlene Dumas, en plus de Schneemann. Pour mes projets de recherche subventionnée, j'ai pu dresser, avec l'aide de deux étudiantes, un portrait plus quantitatif de la représentation de la sexualité dans l'art contemporain par les femmes artistes. Dans les 501 œuvres à caractère sexuel retenues pour le corpus, uniquement 15 % d'entre elles représentent des actes sexuels explicites, c'est dire combien nous sommes loin d'une pornographisation de l'art contemporain. Nous avons recensé les types d'actes représentés,

le type de corps, les cas d'autoreprésentations sexualisées, la représentation d'autres corps sexualisés (57 % des œuvres présentent des corps de femmes sexualisés [nus ou vêtus] contre un maigre 17 % de corps masculins)(Lavigne, Laurin, & Maiorano, 2013). Dans ce projet, afin de donner du sens aux œuvres, j'ai fait des études de cas. Ainsi, j'ai analysé des œuvres de Cecily Brown, de Natacha Merritt, de Marilyn Minter, de Madeleine Berkhemer, de Jemima Stehli et d'Andrea Fraser. Leurs œuvres, à l'instar de Schneemann, abordent de manière de plus en plus aiguë la question de l'objectivation sexuelle et du désir féminin (Lavigne & Maiorano, 2014).

En parallèle, j'ai effectué un projet sur la représentation des scripts sexuels chez les femmes de carrière dans les séries télévisuelles au Québec (*Les hauts et les bas de Sophie Paquin*, *Tout sur moi* et *C.A. Conseil d'administration*) (Lavigne, Auger, et al., 2013). Les téléseries sont un nouveau médium d'analyse pour moi. Depuis 2015, je suis cochercheuse avec Martin Blais sur un projet de recherche menée par Chiara Piazzesi portant sur *La Galère*. Le projet cherche à dégager les trajectoires amoureuses et sexuelles des quatre protagonistes et documenter empiriquement les transformations des configurations amoureuses. De même, depuis 2013, je mène un projet sur la pornographie critique et féministe. Dans la foulée du débat féministe sur la pornographie, certaines féministes se sont affairées à vaincre la « mauvaise » pornographie en produisant une pornographie différente et critique. C'est cette pratique, somme toute émergente, que je désire recenser et

analyser : pornographie féministe, par et pour des femmes hétérosexuelles, lesbiennes, BDSM, trans, *queer*.

L'intérêt de recherche transversal à ces corpus diversifiés est la question de l'agentivité sexuelle des femmes et la reconnaissance éthique de sa subjectivité sexuelle. Devant une présence importante de l'auto-objectivation sexuelle dans tous ces corpus, je me suis d'abord penchée théoriquement sur l'objectivation sexuelle. À partir de la théorisation de Martha Nussbaum (Nussbaum, 1999) qui permet de concevoir l'objectivation – inévitable dans la sphère sexuelle, qui plus est dans une mise en image de la sexualité –, comme un acte souvent nocif certes, mais parfois comme un acte bénin, voire positif, il m'est alors apparu porteur de théoriser l'auto-objectivation sexuelle dans les œuvres de femme artistes comme paradoxalement une forme d'expression, voire d'affirmation, de subjectivité sexuelle ou d'agentivité sexuelle. Les travaux plus récents de la philosophe Ann Cahill (Cahill, 2011) ont permis de pousser plus loin la compréhension du phénomène. La critique de Cahill selon laquelle la théorisation sur l'objectivation sexuelle dérive d'une pensée kantienne à la base très réfractaire au corps permet d'inscrire, grâce à une approche phénoménologique, le corps comme condition de possibilité de l'agentivité sexuelle. Cette nouvelle manière de penser l'agentivité sexuelle rend possible une conceptualisation novatrice de l'auto-objectivation sexuelle dans les œuvres d'art comme dans la pornographie.

Je me suis intéressée à la représentation de la sexualité en arts visuels ▶

▶ comme dans la culture plus populaire en articulant les fondements théoriques de mes recherches autour de quatre pôles théoriques : les théories constructivistes sur la sexualité, la pensée féministe *queer*, les *porn studies* et des théories éthiques sur la reconnaissance. Je me suis d'abord inspirée des travaux de Gayle Rubin, notamment son article phare "Thinking Sex" qui argumente l'importance de scinder l'oppression liée au genre de l'oppression propre aux pratiques sexuelles. De plus, dans le sillon de la pensée de Michel Foucault sur la sexualité, Gayle Rubin insiste sur l'importance de voir la sexualité comme fondamentalement construite par la société afin de développer une théorie radicale sur le sexe. Cette vision sociale de la sexualité m'a menée vers les travaux de Williams Simon et John Gagnon sur la théorie des scripts sexuels, une

théorie qui s'est avérée essentielle pour l'analyse de la représentation de la sexualité ; une théorie qui trouvera d'ailleurs un écho important dans la pensée de Sue Scott et Stevi Jackson. Si Rubin contribue à diffuser la pensée de Foucault dans les études féministes, elle est aussi essentielle aux développements de la pensée *queer*, son influence est notamment considérable chez Judith Butler. Les travaux de Judith Butler constituent en effet les fondements féministes de mes recherches, alors que les *Porn Studies* en constituent l'assise tant théorique que méthodologique. Les travaux de Linda Williams (Williams, 1989) et Feona Attwood (Attwood, 2010) sont particulièrement importants dans mes recherches tant concernant la pornographie féministe que les arts visuels. Cependant, ce cadre s'avère souvent insuffisant pour donner du sens à

certaines productions. C'est notamment le cas de l'autopornographie de Loree Erickson qui se met sexuellement en scène afin de revendiquer une subjectivité sexuelle, elle qui est systématiquement déssexualisée par son handicap (Lavigne 2017). Dans l'analyse de son projet de faire de la pornographie, il apparaissait essentiel de revenir sur la question éthique de la reconnaissance et aussi des théories *crip* de McRuer (McRuer, 2011) et de Wilkerson (Wilkerson, 2002) pour comprendre les enjeux éthiques, politiques, féministes du projet d'Erickson. ●

Cours d'intérêt : SEX3383 – *Sexualités, genres et féminismes* ; SEX8570 – *Théories contemporaines sur le genre*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ATTWOOD, F. (2010). *Porn.Com : Making Sense of Online Pornography*, New York : Peter Lang.

CAHILL, A. J. (2011). *Overcoming Objectification : A Carnal Ethics*, New York : Routledge.

LAVIGNE, J. (2017). "Autopornography and the struggle for the recognition of a sexual subjectivity : A theoretical analysis from Loree Erickson's testimony in The Feminist Porn Book", *Feminist Media Studies*, vol. 17, n° 5, 790-803.

LAVIGNE, J. (2014). *La traversée de la pornographie. Politique et érotisme dans l'art féministe*, Montréal : Édition du remue-Ménage.

LAVIGNE, J., AUGER, A.-M., LÉVY, J. J., ENGLER, K. et FERNET, M. (2013). « Les scripts sexuels des femmes de carrière célibataires dans les téléseries québécoises. Études de cas : *Tout sur moi*, *Les hauts et les bas de Sophie Paquin* et *C.A.* », *Recherches féministes*, vol. 26, n° 1, 185-202.

LAVIGNE, J., LAURIN, A., et MAIORANO, S. (2013). « Images du désir des femmes : Agentivité sexuelle par la

subversion de la norme érotique ou pornographique objectivante », in I. Boisclair et C. Dussault-Frenette (dir.), *Femmes désirantes : Art, littérature, représentations*, Montréal : Édition du remue-ménage, 35-55.

LAVIGNE, J., et MAIORANO, S. (2014). « Le travail de Madeleine Berkhemer, Jemima Stehli et Andrea Fraser : le sexe commercial comme proposition d'art extrême », *Recherches féministes*, vol. 27, n° 1, 201-218.

McRUER, R. (2011). "Disabling Sex Notes for a Crip Theory of Sexuality", *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 17, n° 1, 107-117.

NUSSBAUM, M. C. (1999). *Sex and Social Justice*, New York : Oxford University Press.

WILKERSON, A. L. (2002). "Disability, Sex Radicalism and Political Agency", *WSA Journal*, vol. 14, n° 3, 33-57.

WILLIAMS, L. (1989). *Hard Core. Power, Pleasure, and the "frenzy of the visible"*, Berkeley : University of California Press.



MYRIAME MARTINEAU  
 PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE  
 martineau.myriame@uqam.ca – myriameelyamani.com

## INTRICATION DES RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE ET ETHNIQUES : PAROLES, DISCOURS MÉDIATIQUES ET PRATIQUES ARTISTIQUES

Être féministe, le devenir, mais aussi le rester, n'est pas seulement une affirmation identitaire, une dé/reconstruction socio-culturelle et politique. Cela signifie plutôt pour moi une vision du monde, une démarche scientifique, une posture épistémologique, un parcours de vie, un engagement individuel, une expérience collective. C'est ce qui alimente à la fois mes recherches, mon enseignement, ma pratique artistique de conteuse et écrivaine. J'ai commencé à m'interroger sur les rapports sociaux de sexe dès mon doctorat (Paris IV-Sorbonne), en étudiant les presses féministes françaises et québécoises de 1970 à 1990, tout en étant journaliste indépendante dans la presse écrite acadienne et québécoise mais aussi à *La Vie en Rose* (El Yamani, 1998). C'est à partir de ce travail qu'un dé clic s'est produit et que j'ai pris conscience de la nécessité de comprendre les enjeux, défis, stratégies d'une prise de parole féministe dans l'espace public contemporain et de continuer à allier théorie et pratique. À cette époque, j'enseignais la sociologie des femmes à l'Université de Montréal et j'y ai vécu la tragédie de Polytechnique, où 14 jeunes femmes ont été tuées, parce qu'elles étaient considérées comme féministes. Cet événement traumatisant pour les femmes et les féministes a suscité chez moi une deuxième prise de conscience sur ce que veut dire être féministe au Québec et m'a conduite à en faire une analyse critique du discours à partir de la couverture de presse des quatre quotidiens montréalais (El Yamani, 1998).

J'ai ensuite réalisé un postdoctorat au CEETUM (Centre d'études ethniques de l'Université de Montréal) sur le thème de *l'étranger dans le cinéma québécois*, ce qui m'a amenée à approfondir la théorisation de l'ethnicité et des rapports sociaux de sexe (Juteau-Lee, 1981 et 2015), ainsi que celle du racisme et du sexisme (Guillaumin, 1972; Van Dijk, 1991). Au tournant des

années 2000, j'ai quitté le monde universitaire pour m'engager dans l'organisation d'événements de conte (Festival international de conte en Acadie [2002-2012]; la Maison internationale du conte à Montréal [2006-2012]) où j'ai pratiqué mon « métier » de conteuse et que j'exerce encore aujourd'hui à l'occasion. Cette praxéologie interdisciplinaire (sociologie, communication, études féministes, analyse critique), que j'ai mise en œuvre depuis plusieurs décennies, reste un des points importants de mon parcours de vie et de mon engagement à l'UQAM, comme professeure-chercheure-créatrice au Département de sociologie depuis 2013, et de mon implication dans le programme d'action culturelle.

Je suis donc féministe, et féministe matérialiste qui plus est, ce qui n'est guère à la mode aujourd'hui. Pourtant les violences envers les femmes, les inégalités entre les femmes et les hommes, notamment dans les arts et la culture, les rapports de domination et de pouvoir, les discriminations, etc., n'ont toujours pas disparu de notre sphère publique. L'approche féministe matérialiste (Juteau, 2015; Delphy, 1998 et 2001; Guillaumin, 1979 et 1992; Mathieu, 1985 et 2014) m'apparaît encore d'une grande pertinence pour réfléchir sociologiquement à ces faits sociaux et en renforcer l'analyse critique. J'y trouve l'appui théorique et méthodologique nécessaire pour la poursuite de mes recherches, mais aussi dans ma pratique artistique. À ce titre, j'ai récemment conçu un spectacle de conte, intitulé *La marchande de mots*, à partir de contes traditionnels anonymes que j'ai actualisés, transgressés, subvertis (le marchand est devenu une marchande, par exemple) et où s'entremêlent voix, mots et émotions pour rendre hommage non seulement à la langue française, mais aussi au pouvoir et à la parole des femmes (voir références). D'ailleurs, depuis 20 ans que je « performe » le conte, on m'a souvent fait remarquer

que, à l'origine de ma démarche artistique de passeuse d'histoires, ce sont des personnages de femmes « remarquables », « oubliées », qui sont mis de l'avant dans mes contes.

Il me semble important aujourd'hui de le dire et de le redire : le patriarcat, en tant que système d'exploitation, d'oppression et de domination des femmes par les hommes, est loin d'être mort et enterré. Il suffit pour s'en convaincre de constater en ce moment la forte mobilisation des femmes en réaction au phénomène du harcèlement sexuel dans de nombreuses sphères d'activités de la société. Le concept de sexage créé par Guillaumin, c'est-à-dire l'appropriation collective et privée de la classe des femmes par la classe des hommes, me semble très actuel, même s'il s'est diversifié et modifié au cours des dernières décennies. Dans cette perspective, l'intersectionnalité dont se revendiquent les jeunes féministes d'aujourd'hui ne peut pas faire abstraction des rapports sociaux de domination où les femmes sont encore minoritaires et minorisées matériellement et idéologiquement. À l'instar d'autres féministes matérialistes, je préfère la théorisation de la consubstantialité des rapports sociaux (Galerand et Kergoat, 2014) au regard des tensions qui traversent actuellement la réflexion sur l'articulation des systèmes d'oppressions.

Les thématiques principales que j'enseigne sont la sociologie de l'oralité, des arts et de la culture, des médias, ainsi que les questions liées à la diversité, à l'interculturalité, aux politiques culturelles au Québec et au Canada et, bien sûr, au féminisme. Mes recherches jusqu'en 2000 portaient essentiellement sur la place et la parole des femmes dans les médias, l'immigration au Québec, le racisme dans les médias et au quotidien, le cinéma (sous mon ancien nom qui est devenu mon nom d'artiste : Myriame El Yamani). Actuellement, je m'interroge sur

► l'intrication des pratiques artistiques, et plus spécifiquement le conte (Martineau, 2016), et des rapports sociaux de sexe et ethniques. Je mène actuellement une recherche en partenariat avec le Regroupement du conte au Québec (RCQ) et le Service aux collectivités de l'UQAM sur *Conte, ethnicité et genre : Portrait et place des minorités ethniques et des Autochtones dans le monde du conte au*

*Québec*. Je suis impliquée comme cochercheuse dans une recherche internationale concernant : *les féminismes en dialogue : approches intersectionnelles et interculturelles*. Enfin, d'un point de vue méthodologique et dans mes créations, je privilégie les perspectives féministes ainsi que les analyses critiques de discours. Je terminerai ce panorama par un proverbe touareg qui m'a longtemps habitée et qui

m'habite encore : « Tout ce qui existe dans la parole existe aussi dans le silence ». Il nous reste encore à apprendre ce que contient et ce que veut dire ce silence, et à entendre la parole des femmes qui ne peut ni ne doit plus être discréditée, minorisée, oubliée, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. ●

Cours d'intérêt : SAC3120 – *Action culturelle, femmes et féminisme*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

DELPHY, C. (1998 et 2001). *L'ennemi principal. Tome 1. Économie politique du patriarcat. Tome 2. Penser le genre*, Paris : Syllepse.

EL YAMANI, M. (1998). *Médias et féminismes. Minoritaires sans paroles*, Paris : L'Harmattan.

GALERAND, E. et KERGOAT, D. (2014). « Consubstantialité vs intersectionnalité ? À propos de l'imbrication des rapports sociaux », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, 44-61.

GUILLAUMIN, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris : Côté-Femmes.

GUILLAUMIN, C. (1979). « Question de différence », *Questions féministes*, n° 6, Les dits - faits - rances, 3-21.

GUILLAUMIN, C. (1972). *L'idéologie raciste. Génèse et langage actuel*, La Haye : Mouton.

## CONTES

EL YAMANI, M. (2009). *Les babouches d'Abou Kassem*, album jeunesse, Montréal : éd. de l'Isatis

EL YAMANI, M. (2007). « L'île des sentiments » et « La malédiction des sorcières dans la baie des Chaleurs », in *Parlures d'Acadie* (dir.), livre CD de contes, Montréal : Planète rebelle, 14-17 et 39-46. Finaliste pour le prix France-Acadie 2008

## PERFORMANCES DE CONTE ET LECTURES

2016-2017. *La marchande de mots*. Les dimanches du conte (avril 2016); La Tohu (septembre, 2016); Manoir de la Cathédrale, Saint-Boniface (novembre 2016); Casa a Historia, São Paulo (mai 2017); CRAAM, Université d'Antananarivo, Madagascar (mai 2017); Villa Europa, Institut français, Saarbrücken, Allemagne (juin 2017).

2012-2013. Paroles de femmes autour du monde, Printemps de la francophonie, Vancouver (mars 2012) et 8<sup>e</sup> Winnipeg International Storytelling Festival, Winnipeg (mai 2013).

2012. *Lecture de textes d'Éva Circé-Côté*, Les Pas Sages, Montréal (février); *Raconte-moi la terre*, Cœur des Sciences, UQAM, Montréal (juin).

2010-2013. *Balades andalouses* avec Mohamed Masmoudi (oud). 10 représentations au Québec.

2011. *Nuit du conte* (Spectacle collectif avec Mimi Bathélémy, Barry Ancelet et Bienvenu Bonkian). Tournée dans 5 alliances

JUTEAU, D. (2015). *L'ethnicité et ses frontières (2<sup>e</sup> édition)*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

JUTEAU-LEE, D. (1981). « Visions Visions partielles, visions partiales : visions des minoritaires en sociologies », *Sociologie et sociétés*, vol. 13, n° 2, 33-48.

MARTINEAU, M. (2016). « Les conteuses québécoises : le brouillage des stéréotypes sexués au cœur d'une pratique en quête de reconnaissance », *Recherches féministes*, vol. 29, n° 2, 231-244.

MATHIEU, N.-C. (2014). *L'anatomie politique 2. Usage, dérégulation et résilience des femmes*, Paris : La dispute.

MATHIEU, N.-C. (1985). « Quand céder n'est pas consentir », in N.-C. Mathieu (dir.), *L'Arraînement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris : Cahiers de l'Homme, 169-245.

VAN DIJK, T. (1991). *Racism and the Press*, London & New York : Routledge.

EL YAMANI, M. (2007). *Badra princesse du désert*, Montréal : éd. de l'Isatis, Montréal

EL YAMANI, M. (2002). *La ligne à butin volante*, Moncton : Bouton d'or Acadie. Prix Éloïze 2003 (artiste de l'année en littérature).

MARTINEAU, M. (2012). Le chant du huard, CD, in *Nuits du conte à Montréal (2<sup>e</sup> CD)*, Paris : Oui-dire.

françaises des États-Unis avec le Centre de la francophonie des Amériques (CFA), à Montréal (Cabaret du Roy) et à Québec (mars).

2009. *Le jardin parfumé : contes érotiques de Shéhérazade*. Avec Stéphanie Bénétteau (conte) et Hassan El Hadi (oud). Tournée du Conseil des arts de Montréal. 2008. – *Bienvenue chez nous, album de résidence* avec Patrick Bernier et Olive Martin (art contemporain). École Nationale des Beaux-Arts, Bourges, France – *Contes d'Acadie et d'Arabie*. Tournée en solo dans 3 Alliances françaises des États-Unis, à l'Ambassade du Canada à Berlin et au 400<sup>e</sup> de Québec à l'Université de Bayreuth, Allemagne – *Oser l'aventure de la création artistique*. Création sous forme de balade contée, Exposition de Marie-Hélène Allain, sculpteure. Galerie d'art de l'Université de Moncton (GAUM), Moncton.



## Enjeux contemporains liés aux corps, aux biotechnologies et aux pouvoirs

Le cœur de mes travaux porte sur le développement et la diffusion de pratiques cliniques ancrées dans une éthique affirmative et sensibles aux enjeux contemporains liés aux corps, aux biotechnologies et aux pouvoirs. Cet engagement est né dans ma pratique de clinicienne qui était probablement biaisée dès le départ puisque j'ai abordé les théories cliniques et l'exercice du métier en ayant déjà lu Foucault, Butler et les grands classiques poststructuralistes. Ainsi, lorsque j'ai été confrontée à des modèles théoriques et des pratiques ne pensant pas les inégalités structurelles, réifiant des concepts comme le genre et la sexualité et associant les expressions non stéréotypées de soi à une pathologisation des individus, ils me sont apparus comme tellement inadaptés aux mondes contemporains que j'ai eu terriblement envie de faire autrement et je suis devenue encore plus féministe.

Depuis quand je me sens féministe ? Depuis que j'ai compris que le fait d'être assignée femme imposait un destin et une place, j'étais toute petite. Mais dans cela comme dans le reste je suis plus dans une quête que dans une posture. Je cherche une forme de cohérence théorique capable de complexité mais qui « parle », c'est-à-dire qui soit le plus près possible de l'expérience incarnée et située des personnes, de la mienne comme celle des autres. Dès lors, un point très important pour moi est le développement méthodologique car la théorie, du moins dans mon champ – la sexologie clinique – ne peut se développer sans se confronter à une forme ou une autre d'expérience. Je favorise les approches donnant une grande place à l'étude de

la subjectivité incarnée et située, prenant en compte l'analyse des biais politiques et les facteurs relationnels intersubjectifs. Le travail de partenariat entre la recherche, les cliniciens et les personnes concernées m'apparaît comme une condition éthique, tout comme le développement de techniques de recherches adaptées aux contextes sensibles (Medico et Santiago-Delefosse, 2014).

Comme clinicienne et enseignante de clinique mon approche est intégrative avec un fort accent humaniste et existentiel mais politiquement engagé (Richards et Barker, 2013). Ce qui m'intéresse tout particulièrement dans cette approche est sa sensibilité aux questions existentielles et aux apports de la philosophie qu'elle insuffle dans la pratique. En ce moment, je suis très touchée par les travaux d'Alfonso Lingis, un phénoménologue américain qui a d'ailleurs traduit en anglais une partie de la philosophie continentale et qui allie philosophie, poésie et anthropologie. Cette place centrale donnée au sujet vivant dans son expérience de soi, du monde, du corps et tentant de s'en sortir avec l'espace de liberté et les oppressions qui sont les siennes est finalement ce que j'essaie d'articuler dans mes travaux de recherche. Je suis aussi très influencée par les approches systémiques et les travaux sur les mécanismes relationnels que je tente d'articuler aux questions du pouvoir et qui font que ma vision de la clinique se rapproche souvent de celle du travail social. Dans la diversité de ces approches, c'est une intégration au plan des méthodes d'intervention mais aussi des théories sous-jacentes qui m'intéresse le plus, dans une tentative

de ne jamais se laisser enfermer dans un seul point de vue.

Depuis mes premières expériences cliniques, au Québec comme en Europe, dans lesquelles j'ai pu observer et vivre la maltraitance théorique et pratique (Sironi, 2003) du système de santé, je m'intéresse particulièrement aux questions trans. En parallèle à un travail comme psychothérapeute et sexologue (Medico, 2014) et un investissement dans la défense des droits des personnes trans (Medico et Volkmar, 2016), j'ai entrepris une recherche doctorale en psychologie critique de la santé afin de questionner les pratiques dominantes et produire des pratiques cliniques affirmatives. Ce travail a porté sur la construction de la subjectivité des personnes trans se féminisant dans leur diversité. Mon objectif était de repenser la conception du genre en psychologie en dehors d'une vision naturaliste et de critiquer les postures de la psychiatrie dominante en partant des théories de la performativité de Judith Butler en la croisant avec Deleuze et Guattari (1980) et la sexologie clinique. En contrepied aux théories et aux pratiques de recherche cliniques dominantes, j'ai proposé d'utiliser une méthodologie de recherche qualitative permettant de saisir l'expérience des personnes dans leur corporéité et sexualité et d'étudier la place de celles-ci dans la construction de la subjectivité. En cherchant comment proposer une théorie qui puisse enfin penser les expériences minoritaires du genre autrement que dans le paradigme de la pathologie, j'ai rencontré les travaux de Rosi Braidotti sur la subjectivité nomade, le devenir et le posthumanisme qui m'ont éclairée pour ►

► penser le contemporain et le minoritaire (Braidotti, 2002, 2013; Cole et Frost, 2010) et sur l'apport tant théorique que méthodologique de la phénoménologie. Une version sous forme d'essai est parue en 2016 sous le titre «Repenser le genre. Une clinique avec les personnes trans» (Medico, 2016).

Je poursuis depuis l'année passée ce travail à l'UQAM par plusieurs projets dont deux que je mène comme chercheuse principale. Un premier projet porte sur l'expérience des jeunes trans et leur famille en Suisse, ce projet est une collaboration avec la Fondation Agnodice. Ces données pourront être comparées à un projet similaire mené au Canada par un groupe de chercheurs de plusieurs universités travaillant dans une optique transaffirmative, ce qui permettra de mieux comprendre leurs besoins mais aussi de cerner l'importance des facteurs

structurels par la comparaison des contextes de vie, de systèmes de santé, l'accès différent aux ressources.

Un second projet porte sur la sexualité et vie amoureuse des jeunes adultes trans et non binaires. Des changements massifs commencent à être documentés au sein de la société québécoise et américaine, soit une proportion grandissante de personnes trans chez les jeunes et l'apparition d'une diversité d'expériences du genre dont la non-binarité, auparavant bien plus discrète. Cette recherche a pour objectif de comprendre cette réalité sociale émergente. Elle explorera leur vécu, leurs difficultés et leurs ressources pour mieux cerner à quels enjeux ces personnes font face et comment la sexualité et les relations amoureuses sont des facteurs de résilience ou de vulnérabilité dans leurs vies.

Avec des collègues clinicien·ne·s et chercheur·e·s, nous menons un travail théorique ancré dans notre pratique visant à reconceptualiser la pensée des fondateurs de la sexologie québécoise, à discuter l'utilisation de l'imaginaire érotique en thérapie et à réfléchir et étudier les expériences de sexualités sensationnelles. J'accueille aussi cette année une postdoctorante spécialisée en oncopsychologie et qui explore le rapport à la sexualité et la vie intime des partenaires masculins de femmes après un cancer du sein (collaboration avec Université de Genève et CHUV en Suisse) et je m'intéresse tout particulièrement aux représentations et expériences de prise d'hormones. ●

Cours d'intérêt: SEX2105 – *Troubles de la genralité et sexualités atypiques*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BRAIDOTTI, R. (2013). *The Posthuman*, Malden (MA): Polity Press.

BRAIDOTTI, R. (2002). *Metamorphoses: Towards a materialist theory of becoming*, Malden: Polity Press.

COOLE D, FROST S. (2010). «Introducing the New Materialisms», in Coole D, Frost S, editors. *New Materialisms. Ontology, Agency, and Politics*, Durham & London: Duke University Press, 1-43.

LINGIS, A. (1997). *L'ivresse des profondeurs et autres excès*, Paris: Belin.

MEDICO, D. (2016). *Repenser le genre. Une clinique avec les personnes trans*, Genève: Éditions Georg/Médecine et Hygiène, Collection Médecine et Société (CMS).

MEDICO, D. (2014). «Éléments pour une psychothérapie adaptée à la diversité trans\*», *Cahiers critiques de thérapie familiale et pratiques de réseau*, n° 52, 109-137.

MEDICO, D. et VOLKMAR, E. (2016). «La Fondation Agnodice: pour une société plus juste à l'égard des personnes transgenres», *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 35, n° 1, 182-186.

MEDICO, D. et SANTIAGO-DELEFOSSE, M. (2014). «From reflexivity to resonances: Accounting for interpretation phenomena in qualitative research», *Qualitative Research in Psychology*, n° 11, 350-364.

RICHARDS, Ch. et BARKER, M.J. (2013). *Sexuality and Gender for mental health professionals*, London: Sage.

SIRONI, F. (2003). «Maltraitance théorique et enjeux contemporains de la psychologie clinique: les nouveaux défis éthiques», *Pratiques Psychologiques*, n° 4, 3-13.



## FÉMINISMES, COMMUNAUTÉS ET TRAVAIL SOCIAL

Mes activités professorales s'exercent en concertation étroite avec des acteurs-clés des milieux de pratique et d'intervention sociale qui rejoignent des communautés ou des groupes de personnes qui sont minorisées en raison de leur sexualité ou de leur genre, réel ou imaginé. Cela inclut des milieux associatifs de femmes cis et de femmes trans bien sûr, mais aussi des milieux d'hommes et d'individus «non binaires». Je m'intéresse particulièrement aux nouvelles façons de penser et de faire la lutte à la stigmatisation et à la minorisation. Celles-ci s'articulent autour de trois axes principaux, soit : 1) l'action collective des communautés sexuelles et de genres jugées hors-normes – et j'inclus ici les minorités LGBTQI, les personnes qui ont une expérience de travail dans l'industrie du sexe ainsi que les personnes vivant avec le VIH ; 2) l'intervention sociale par le biais du discours, des productions culturelles et médiatiques ; et 3) la troisième vague féministe. Ces créneaux originaux constituent le pôle de réflexion, théorique et pratique, en travail social et en études féministes, que je privilégie. Depuis 2010, je m'intéresse particulièrement aux usages et aux retombées du témoignage public : le récit personnel qui exprime une parole collective et qui réclame reconnaissance, légitimité et inclusion.

Sur le plan de la recherche, j'ai opté pour la mise en place d'une structure de recherche participative où je travaille en étroite collaboration avec les milieux de pratique et d'intervention, notamment communautaires. Les modalités de la recherche participative, recherche «communautaire» et recherche-action que j'emploie requièrent beaucoup de temps et de flexibilité. Cela implique un engagement à long terme auprès des associations et des personnes avec qui je collabore. Prendre le temps de tisser des collaborations solides avec des organismes communautaires, en respectant

leur rythme et en faisant confiance aux retombées positives d'une telle alliance, lorsqu'il est question, par exemple, de démarches d'autodétermination et de transfert de connaissances. Mes collaborations de longue date avec l'organisme Stella, l'amie de Maimie et avec la Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le VIH/sida, en sont de bons exemples.

Cette structure de recherche participative s'est déployée dernièrement, dans le cadre du co-commissariat de l'exposition *Témoigner pour Agir*, qui a eu lieu à la Maison de la Culture Frontenac du 29 novembre 2017 au 21 janvier 2018. Ce sont cinq années de travail selon une démarche itérative, féministe et anti-oppressive, avec mes partenaires communautaires qui ont mené à cette exposition inédite de témoignages d'artistes locaux et internationaux s'identifiant à une minorité sexuelle ou de genre, de personnes intersexes, de personnes vivant avec le VIH et de personnes avec une expérience de travail du sexe. Nous avons ainsi problématisé, conçu, colligé et analysé, puis évalué des données ensemble. La perspective anti-oppressive nous stimule à travailler «par et pour» des communautés marginalisées sans les opprimer davantage, et tout en leur permettant de se donner les moyens de lutter contre leur oppression. Dans cette optique, les activités réalisées par l'équipe de recherche se veulent émancipatrices pour tous ceux et celles qui y participent. La vision féministe, elle, nous donne les balises nécessaires pour comprendre et amenuiser les rapports de pouvoir spécifiques, tels ceux se rapportant au sexe et au genre, à l'âge ou à l'appartenance ethnoculturelle, au sein même de l'équipe.

Au plan paradigmatique, mes recherches sont informées par les lectures féministes

des idées de Michel Foucault, soit sur la complexité de la régulation sociale dans les sociétés modernes. Lorsqu'on les envisage à travers cette lunette, l'on voit que les communautés sexuelles et de genre font l'objet d'une régulation toute particulière. Les modalités de cette régulation classificatoire et constitutive (criminalisation, pathologisation, stigmatisation) sont multiples et diffèrent selon les groupes. Elles contribuent à déterminer les discours et les savoirs qui sont produits sur eux. Ces savoirs informent les politiques publiques et la législation, mais également les imaginaires populaires et les interactions sociales quotidiennes lors desquelles survient la discrimination. Le concept de «pratique discursive», accepté en travail social, permet de penser le contexte dans lequel s'inscrivent les pratiques du témoignage. Celui-ci étant exposé d'abord comme résistance, stratégie d'intervention et d'action, puis comme moteur de création d'une parole et d'une identité collective puissante.

Des théories féministes critiques permettent de complexifier la compréhension des réalités des communautés sexuelles et de genre avec qui je travaille, en rendant possible la prise en compte des normes du genre et de l'hétéronormativité. L'adoption d'une telle perspective permet d'analyser comment, d'une part, la régulation sociale peut opérer par le biais de catégories binaires qui maintiennent et reproduisent des rapports de pouvoir spécifiques (sexe, genre, sexualité, classe, race, âge, capacité). D'autre part, cette perspective aide à comprendre comment s'articulent les stratégies de résistance et d'affirmation citoyenne, notamment en rapport avec les sexualités et les genres.

Ce cadre général d'analyse emprunte aussi d'autres sources : l'interactionnisme symbolique et les études culturelles. D'une part, les théories de la

► stigmatisation (interpersonnelle et structurelle) sont centrales pour penser l'intervention sociale et culturelle des personnes minorisées. Cela permet de saisir les différentes stratégies que les personnes-témoins adoptent afin de contrôler les informations qu'elles livrent et de se présenter comme des sujets politiques capables d'insuffler des transformations sociales. D'autre part, les *cultural studies* (études culturelles) permettent d'adopter une conception de la culture du témoignage qui fait état des liens entre la culture dominante d'une société et les sous-cultures qui y coexistent, de même que de l'influence qu'y exercent les processus de production et de réception des récits à la première personne. J'aime tout spécialement la théorisation du sociologue Kenneth Plummer qui soutient que ces liens et ces processus sont intelligibles à partir des interactions sociales survenant entre quatre acteurs-clés, soit 1) les témoins ; 2) ceux et celles qui sollicitent les témoignages ; 3) ceux et celles qui les

consomment ; et 4) l'environnement social et médiatique dans lequel ils prennent effet – tant la production que la réception des témoignages.

Mon rapport aux féminismes est toujours très dynamique, dans l'action et, parfois même nomade. Il traverse mes agirs, mes pensées, mes relations. Ayant proposé un éclairage sur l'articulation d'une troisième vague féministe, il y a déjà plus d'une décennie de cela, je demeure convaincue que certaines de ces caractéristiques sont encore d'actualité (rupture et continuité avec les prémisses de la 2<sup>e</sup> vague ; importance des contradictions ; pouvoirs et savoirs de la culture populaire ; sexualités et identités plurielles ; résistances singulières ; intersectionnalité des oppressions ; etc.). C'est vraisemblablement dans mes enseignements que s'exprime le plus ma posture féministe. Je cherche à développer l'esprit critique des étudiant-e-s en cultivant une appréciation de la nature construite de notre monde qui nous

entoure, y compris des concepts et des idées que nous utilisons pour lui donner un sens. Je m'inspire des principes de la pédagogie féministe qui vise à donner de la place aux « femmes » et aux « minoritaires », et à transformer les rapports de sexe/genre en classe, et les dimensions structurelles qui les reproduisent. Ainsi, j'utilise un langage qui nomme les femmes et les hommes, qui nomme aussi les inégalités et l'asymétrie. Je m'organise pour que toutes et tous participent : répartition du pouvoir en termes de prise de parole, des tâches, etc. Au bout du compte, les étudiant-e-s en ressortent généralement avec la capacité à être plus affirmatives quant à leur posture féministe et plus explicites quant à leur contribution aux discussions en classe. ●

Cours d'intérêt : TRS1205 - *Rapports de genre, vie privée et intervention sociale* ; TRS8420 - *Pratiques et discours féministes en travail social* ; FEM7000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

AHMED, S. (1998). *Differences that Matter: Feminist Theory and Postmodernism*, Cambridge : Cambridge University Press.

BUTLER, J. (2006). *Défaire le genre*, Paris : Éditions Amsterdam.

DE LAURETIS, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris : La Dispute, 37-94.

FRASER, N. (2005). *Qu'est-ce que la justice sociale? Reconnaissance et distribution*, Paris : Gallimard.

FRICKER, M. (2009). *Epistemic Injustice: Power & the Ethics of Knowing*, London : Oxford University Press.

HEALY, K. (2005). *Social Work Theories in Context: Creating Frameworks for Practice*, Basingstoke : Palgrave Macmillan.

LEE, E. O. J., MACDONALD, S.-A., CARRON, R. et FONTAINE, A. (2017). « Promouvoir une perspective

anti-oppressive dans la formation en travail social », *Intervention*, n° 145, 7-19.

LOVELL, T. (dir.) (1995). *Feminist Cultural Studies*, Londres : Edward Elgar Publishing.

MENSAH, M. N. (2005). *Dialogues sur la 3<sup>e</sup> vague féministe au Québec*, Montréal : Éditions du remue-ménage.

MENSAH, M. N. et GOODYEAR, J. W. (2017). *Témoigner pour Agir: voir, s'engager, changer/watch, witness, change*, Montréal : École de travail social de l'UQAM

PLUMMER, K. (1995). *Telling Sexual Stories: Power, Change and Social Worlds*, London : Routledge.

SEDGWICK, E. K. (1990). *Epistemology of the Closet*, Berkeley : University of California Press.

SPIVAK, G. C. (1988). « *Can the Subaltern Speak?* », in C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the interpretation of Culture*, Champaign : University of Illinois Press.



## THÉORIES ET PÉDAGOGIES FÉMINISTES

C'est d'abord par mon militantisme que je suis arrivée au féminisme. Lors de mon parcours dans le mouvement étudiant, j'ai rencontré des femmes inspirantes qui m'ont ouvert les yeux sur les rapports de pouvoir qui se jouaient dans nos rangs, ce qui nous a menées à la création d'un collectif féministe (Les Sorcières) dans lequel j'ai milité pendant plusieurs années.

En parallèle, mon parcours académique dans le milieu anglophone m'a fait connaître le milieu féministe anglophone, où j'ai découvert le fossé qui sépare parfois deux mondes militants, avec des valeurs similaires, mais des manières de faire et des bases théoriques distinctes. Mon va-et-vient entre ces deux « solitudes » durant mon baccalauréat et ma maîtrise n'a cessé d'éveiller ma curiosité face aux causes de ces différences. C'est ainsi qu'ont débuté mes recherches sur les créations, transformations, voyages et traductions des concepts qui servent les mouvements féministes, premier axe de mes recherches.

S'inscrivant dans le champ de l'histoire des idées et de la théorie politique, mon principal domaine de recherche concerne l'émergence et les transformations de concepts dans les mouvements féministes. L'émergence des concepts est ainsi réfléchi comme répondant à des besoins très concrets des mobilisations féministes. Plus souvent qu'autrement, ces « créations » sont en fait des transformations et modifications à partir d'idées relativement présentes qui se cristallisent dans des conditions spécifiques. Par exemple, la notion de justice transformatrice et les pratiques qui en découlent sont empruntées aux communautés autochtones et racisées d'Amérique du Nord, puis transformées

et adaptées à la réalité militante de certaines féministes de la gauche radicale. Mes recherches s'attardent donc à documenter et réfléchir à cette émergence/transformation, ainsi que ses impacts sur les mobilisations et l'organisation des féministes (Ingenito et Pagé, 2017 ; voir aussi Jacquet, Pagé et Pirotte, 2017).

Autre exemple, ma thèse de doctorat trace les voyages effectués par trois concepts (« genre/gender », queer et intersectionnalité) et l'analyse des transformations qu'ils subissent lorsqu'ils migrent, sont traduits ou sont repris plusieurs années plus tard, insufflés d'un sens différent, entre les États-Unis, le Québec et la France. Ainsi, une connaissance des réalités locales nous permet de comprendre pourquoi le queer, par exemple, n'est intégré à la pensée féministe québécoise que 12 à 15 ans plus tard qu'aux États-Unis, et ce qui lui permet réellement de faire le saut (Pagé, 2017). Ces études nous éclairent sur le développement et les transformations des mouvements sociaux, les choix théoriques ayant des conséquences sur les répertoires d'actions mobilisés, les structures des organisations et les « succès » ou « échecs » des groupes féministes et des alliances.

Mon va-et-vient avec le monde anglophone s'est poursuivi lors de ma formation doctorale à l'Université du Maryland, me permettant d'entrer en contact avec des pionnières dans l'intégration des perspectives antiracistes au féminisme (Bonnie Thornton Dill, Ruth Zambraba, Lynn Bolles, Elsa Barkley Brown, Patricia Hill Collins). En plus de me familiariser avec les apports théoriques des féministes afro-descendantes et *latinas*, ce parcours a confirmé pour moi la nécessité de

persister dans la difficile intégration de l'intersectionnalité comme cadre d'analyse dans les groupes féministes, tout en étant aux aguets des dynamiques de pouvoir dans l'imposition hégémonique des théories anglophones. En ce sens, mes récentes recherches en partenariat avec la Fédération des femmes du Québec (Pagé et Pires, 2015) et le Regroupement québécois des CALACS (en cours) tentent de conjuguer l'aspect incontournable pour le mouvement féministe d'un cadre d'analyse intégrant différentes formes d'oppression et la réalité historique, militante et locale des groupes féministes du Québec (Pagé, 2014 ; 2015).

### Pédagogies féministes et décoloniales

Le deuxième champ qui anime mes recherches actuelles s'est également forgé lors de ma formation doctorale, dans un séminaire d'accompagnement à l'enseignement. Étendant le regard théorique de la science politique sur les relations de pouvoir à l'espace de l'université et de la classe, je traite de l'université et de la salle de classe comme un lieu de reproduction du pouvoir, en particulier dans sa fonction de légitimation des savoirs et des personnes porteuses de ces savoirs. Cependant, les pédagogies critiques, féministes et décoloniales offrent des avenues de réflexion significatives pour transformer la salle de classe en espace de subversion des rapports de pouvoir (Freire, 1970 ; hooks, 1994 ; Kumashiro, 2002 ; Batiste, 2013). Par le curriculum enseigné, la relation enseignant-e/étudiant-e-s instaurée, les activités et évaluations exigées et le climat établi, les enseignant-e-s peuvent avoir un certain pouvoir sur ces dynamiques, bien que plusieurs obstacles entravent leur chemin. ▶

► À travers le Réseau québécois en études féministes (RéQEF), j'ai coordonné dans les dernières années le *Chantier sur la pédagogie féministe*, regroupant des chercheuses de différentes universités. Ce groupe de recherche nous a permis de recenser les pratiques pédagogiques féministes et les obstacles auxquels font face les enseignant-e-s du RéQEF (Amboulé-Abath, 2018). Entre autres processus ayant attiré mon attention et vers lequel j'aligne présentement mes recherches, est la construction du « déficit d'autorité » avec lequel les femmes entrent dans les espaces de discussions (Karpowitz et Mendelberg, 2014). Certaines recherches suggèrent que ce phénomène, qui explique autant la réticence que les femmes ont à prendre la parole en public que le peu de considération de leur contribution, pourrait être renforcé, voire appris, dans les salles de classe. En ce sens, le rôle des pédagogues peut être

crucial dans la reproduction ou la transformation des rapports sociaux (de sexe).

Depuis plusieurs décennies, auteur-e-s, chercheur-e-s et militant-e-s appellent à la décolonisation des savoirs, des méthodologies et des institutions académiques. Si une certaine avancée est notable dans les méthodes de recherche développées avec les autochtones, peu est fait au Québec pour l'intégration des savoirs existants et des personnes porteuses de ces savoirs dans les institutions. C'est avec ces défis en tête que j'ai travaillé en collaboration avec Femmes autochtones du Québec (FAQ) à l'instauration, d'abord, d'un cours portant spécifiquement sur les enjeux et débats des femmes autochtones au Québec, cours que nous souhaitons voir donné par des femmes autochtones porteuses de savoirs qui négligent souvent les connaissances colligées dans les

recherches scientifiques. De même, en collaboration avec FAQ, le Service aux collectivités et la Faculté de science politique et de droit, nous avons instauré l'École d'été sur la *gouvernance autochtone au féminin* qui visent la mise en commun et l'amélioration des pratiques des femmes autochtones leaders, sous la supervision d'une chargée de cours autochtone. La mise en place de ces initiatives a confirmé que l'ouverture des institutions universitaires n'est pas si simple et qu'il faut y mener des luttes politiques pour faire reconnaître et valoriser les savoirs autochtones et les personnes porteuses de ces savoirs, objet d'une recherche présentement en cours. ●

Cours d'intérêt : POL4105 – *Femmes autochtones au Québec* ; POL4212 – *Idées politiques et féminisme* ; POL8112 – *Féminisme et science politique*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

AMBOULÉ-ABATH, A., CAMPBELL, M.-È. et PAGÉ, G. (2018). « La pédagogie féministe : sens et mise en action pédagogique », *Recherches féministes*, vol. 31, n° 1, 23-43.

BATISTE, M. (2013). *Decolonizing Education. Nourishing the Learning Spirit*, Vancouver : Purish-UBC Press.

FREIRE, P. (1970). *Pedagogy of the Oppressed*, New York : Herder and Herder.

hooks, bell (1994). *Teaching to Transgress: Education as the Practice of Freedom*, New York : Routledge.

INGENITO, L. PAGÉ, G. (2017). « Entre justice pour les victimes et transformation des communautés : des alternatives à la police qui épuisent les féministes », *Mouvements*, vol. 92, n° 4, 61-75.

JACQUET, C., PAGÉ, G. et PIROTTE, M. (2017). « Continuité et ruptures dans le mouvement féministe québécois francophone pour des droits sexuels et reproductifs », *Nouvelles questions féministes*, vol. 36, n° 2, 16-33.

KARPOWITZ, T. et MENDELBERG, C. (2014). *The Silent Sex: Gender, Deliberation and Institutions*, Princeton : Princeton University Press.

KUMASHIRO, K. (2002). *Troubling Education: Queer Activism and Anti-Oppressive Pedagogy*. New York : Routledge.

PAGÉ, G. (2017). « La lente intégration du queer au féminisme québécois : 12 ans de résistance et le rôle pivot des Panthères roses », *Canadian Political Science Journal/ Revue canadienne de science politique*, vol. 50, n° 2, 535-558.

PAGÉ, G. (2015). « Est-ce qu'on peut être racisées, nous aussi ? » : Les féministes blanches et le paradoxe du désir de racisation », in N. Hamrouni et C. Maillé (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc ? Femmes racisées et recherche féministe*, Montréal : Éditions du remue-ménage, 133-154.

PAGÉ, G. (2014). « Sur l'indivisibilité de la justice sociale. Ou pourquoi le mouvement féministe québécois ne peut faire l'économie d'une analyse intersectionnelle », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, 200-217.

PAGÉ, G. et PIRES, R. (2015). *L'intersectionnalité en débats : pour un renouvellement des pratiques féministes au Québec*, Fédération des femmes du Québec, Service aux collectivités, UQAM.



| Martin Breagh

CHIARA PIAZZESI  
PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE  
piazzesi.chiara@uqam.ca

## SOCIOLOGIE DE LA CORPORÉITÉ ET DE L'INTIMITÉ

Quelque part pendant ma jeunesse de fille italienne, la lecture de *Du côté des jeunes filles* de la sociologue italienne Elena Gianini Belotti, des romans et puis du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, des classiques du féminisme italien (Adriana Cavarero, pour ne nommer qu'elle) m'a ouvert les yeux sur quelque chose que je vivais, mais à laquelle il était difficile de donner un nom : l'inégalité entre les hommes et les femmes, dans toutes ses nuances et ses subtilités. Depuis, je n'ai plus pu enlever ces lunettes très spéciales qui sont celles du féminisme – en action et en pensée.

Pendant mes études universitaires et puis doctorales, des femmes extraordinaires (comme la regrettée Paola Bora à l'École Normale de Pise) m'ont appris à transformer cette première sensibilité en outil pour analyser, critiquer et produire des connaissances. Ma thèse doctorale était consacrée aux théoriciennes et théoriciens qui ont analysé les rapports de pouvoir dans leur dimension esthétique, donc qui se constitue par la corporéité, l'apparence, la présentation de soi, les émotions, la perception. Comment se construisent et se reproduisent les inégalités à travers la manière de se tenir et de s'exprimer somatiquement? Quelles sont les traces des structures sociales dans les sensibilités et les émotions qui nous caractérisent, qui nous meuvent? La différence de genre était au centre de mon questionnement.

Cet intérêt pour la corporéité comme projet et comme lieu d'exercice de pouvoir a somnolé dans un tiroir depuis, et jusqu'à tout récemment. Grâce à un financement du FRQSC, en effet, j'ai pu entamer à l'automne 2017 un projet

de recherche sur ce qu'Illana Löwy appelle « les inégalités esthétiques » : le fait, sociologiquement observable, que les hommes et les femmes non seulement sont soumis à des normes esthétiques différentes, mais subissent aussi différemment les conséquences de la non adéquation partielle ou totale à ces normes esthétiques. Ce que mon équipe veut documenter, ce sont les rapports que les femmes aujourd'hui ont avec les normes esthétiques qui les concernent : les femmes ressentent l'injonction à la beauté normée comme étant une source de pression, ou aussi comme une source d'opportunités? Comment les femmes se servent-elles de leur charme et de leur pouvoir de séduction comme un bien à échanger, et en échange de quoi? Ces questionnements nous semblent particulièrement intéressants à l'époque des réseaux sociaux, et surtout des *selfies*. Cette forme d'expression et de présentation de soi représente, en effet, le point de départ de notre enquête sur ce que les sociologues appellent « capital érotique ».

À côté de ce projet, cependant, je conduis depuis longtemps une recherche de longue haleine sur les intimités contemporaines, recherche qui est façonnée profondément par un regard féministe. Quand, en 2010, j'ai commencé à m'intéresser aux relations amoureuses, aux transformations des formes d'intimités – qui sont encore au centre de mes recherches actuelles –, les enjeux de la différence de genre me sont tout de suite apparus comme structurants pour ce domaine d'étude. C'est des conquêtes féministes, ainsi que des demandes de reconnaissance et d'égalité dans l'intime qui leur sont associées, que dérivent les impulsions

principales aux changements dans les relations hétérosexuelles. C'est autour de la différence de genre, dans ses dimensions plurielles, que se jouent les principaux enjeux dans les relations intimes contemporaines, qu'il s'agisse des attentes par rapport à l'amour, à la sexualité, à la parentalité, à la cohabitation, à la division de la charge du travail « émotionnel » et matériel, etc. Avec Martin Blais et Julie Lavigne, j'ai mené une recherche (financée par le CRSH) sur les représentations des expériences amoureuses des femmes dans les médias : l'étude de cas que nous avons réalisée porte sur la télé-série québécoise *La Galère*, et illustre les imaginaires amoureux mis en scène par la série, qui a pour protagonistes quatre femmes.

Mes recherches sur la sociologie de l'intimité m'ont aussi fait remonter dans le temps, au moment de l'histoire des sciences sociales où l'érotisme, l'amour, et par conséquent les rapports entre les sexes ont commencé à attirer l'attention des sociologues. De cette étude est née ma dernière monographie, qui porte le titre *Vers une sociologie de l'intime* (Paris, Hermann 2017), et qui explore les questionnements développés par les fondateurs de la pensée sociologique (Fourier, Tocqueville, Bebel, Engels, Weber, Simmel, Tarde) autour de l'intimité sexuelle et amoureuse. Il y a d'abord la question de l'articulation entre amour, sexualité et dimension socio-institutionnelle qui caractérise les relations entre hommes et femmes, bouleversées par la diffusion de l'idéal d'amour romantique. Mais il y a aussi une réflexion, développée par des auteurs tels Fourier, Bebel et Engels, sur le désir sexuel féminin, ainsi que,

► plus généralement, sur le droit naturel des hommes et des femmes à l'expression et à la satisfaction érotique et sexuelle. Mon objectif était celui de montrer autant la richesse que les

limites des postures des sociologues classiques sur ces questions, et d'offrir une généalogie de l'intimité – et de ses inégalités – en tant qu'objet de problématisation sociologique. ●

Cours d'intérêt : SOC673D – *Sociologie de l'intimité amoureuse*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

PIAZZESI, C. (2017). *Vers une sociologie de l'intime. Éros et socialisation*, Paris : Hermann.

PIAZZESI, C. (2016). «Love, and a Romantic Living Room : Remarks for an Inquiry on Ordinary Love Today», in S. LaChance Adams, C. Lundquist, Ch. Davidson (dir.), *New Philosophies of Love and Sex: Thinking Through Desire*, London : Rowman and Littlefield International, 35-59.

PIAZZESI, C. (2015). *Nietzsche*, Roma : Carocci.

PIAZZESI, C. (2014). *Sociologie et sociétés*, vol. 46, n° 1 : «Formes d'intimité et couples amoureux / forms of intimacy and couples in love», direction de publication.

PIAZZESI, C. (2014). «Tout sauf l'"amour" ou porter un regard sociologique sur l'intimité amoureuse», dans *Sociologie et sociétés*, vol. 46, n° 1 : «Formes d'intimité et

couples amoureux / forms of intimacy and couples in love», 5-14.

PIAZZESI, C. (2012). «La solitude du discours amoureux aujourd'hui. Quelques réflexions à partir de Roland Barthes et une critique», *PhaenEx* 2012, 131-162. <http://phaenex.uwindsor.ca/ojs/leddy/index.php/phaenex/issue/current/showToc> [consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2019]

PIAZZESI, C. (2009). *La verità come trasformazione di sé. Terapie filosofiche in Pascal, Kierkegaard e Wittgenstein* [La vérité comme transformation de soi. Thérapies philosophiques chez Pascal, Kierkegaard et Wittgenstein], Pise : éd. ETS.

PIAZZESI, C. (2003). *Abitudine e potere. Da Pascal a Bourdieu* [Habitue et pouvoir. De Pascal à Bourdieu], Pise : éd. ETS.



MARIE-ANDRÉE ROY, PROFESSEURE AU  
DÉPARTEMENT DE SCIENCES DES RELIGIONS  
roy.marie-andree@uqam.ca

## FEMMES ET RELIGIONS. UNE LECTURE FÉMINISTE QUI S'IMPOSE

Je suis devenue féministe en étudiant la théologie à l'Université de Montréal. Un premier cours, NIET (nouvelle introduction aux études théologiques) a été l'occasion de lire *La femme eunuque* de Germaine Greer (oui, oui, je sais, c'est dépassé mais, en 1973, cette lecture a bousculé la fille du Bas-du-fleuve, l'a mise en mouvement) et de m'initier à l'exercice de l'herméneutique avec Ricoeur, Gadamer et cie. Qu'est-ce que j'ai compris de ces œuvres à 19 ans ? Des bribes sans doute, mais une posture a été prise, devenir sujette interprétante. Une révolution pratiquement sans suite dans les autres enseignements, mais qui m'a laissé deux outils structurants pour mon cheminement intellectuel : se penser soi-même comme sujet libre et sexué et s'exercer à l'intelligence critique en risquant des interprétations. Dès lors, les cours sur la Bible et l'histoire de l'Église qui occultaient les femmes, les cours en théologie qui esquissaient un Dieu engoncé dans sa « mâletitude » et les cours en morale qui pensaient les femmes mais pour mieux les contrôler, firent naître une immense colère qui s'assouvit dans la critique épistémologique. J'ai alors découvert la théologie de la libération, venue d'Amérique latine, qui fait appel aux outils du matérialisme historique : les rapports de classe y étaient scrutés à la loupe mais, pour les rapports de sexe, c'était loupé. Il a fallu innover. De là est née *L'autre Parole*, une collective qui pratique une lecture féministe du christianisme. La suite était écrite dans le ciel : tenir ensemble théorie, analyse et praxis féministes. Le champ religieux s'est donc installé au cœur de mes travaux académiques et de mes engagements militants.

La vaste question des rapports de pouvoir dans le champ religieux s'est décantée, sous différentes rubriques : le travail des femmes dans les institutions religieuses, ces « ouvrières » subordonnées, le rôle

des religions dans l'élaboration des politiques mondiales, notamment celles qui ont trait à la santé reproductive, l'impact des fondamentalismes sur les rapports de sexe, le rôle des religions dans la vie des femmes immigrantes, etc. Les questions reliées au développement de pratiques alternatives ont également mobilisé mon attention : la mémoire des femmes à réhabiliter pour mieux se penser dans le présent et l'avenir, les pratiques rituelles et spirituelles féministes comme mode de construction et d'affirmation des femmes et le dialogue féministe interreligieux comme outil d'une pratique réflexive intersectionnelle dans le champ religieux.

Mon approche, résolument féministe, se combine avec une posture ludique, praxéologique et éthique. Je m'explique. Ludique, parce que le travail de recherche, d'écriture, tout en étant ardu, exigeant, s'il est accompli dans un climat d'ouverture et de complicité intellectuelle, gagne en fécondité. Praxéologique, parce que la recherche pour elle-même ne m'emballa guère alors que la recherche qui permet d'apporter une contribution au changement social, ou qui favorise une plus grande ouverture sur le monde me semble terriblement stimulante. Éthique, parce que faire le choix, avec l'UQAM, de l'accessibilité du savoir universitaire et de la démocratisation des connaissances, avec tous les défis que cela comporte, constitue une excellente manière de participer à un projet féministe de société !

Mon approche vise à établir une synergie entre mon objet de recherche, les objectifs poursuivis et les outils méthodologiques déployés. Il n'y a pas de dogme en la matière. Habitée par un soupçon féministe et cherchant à rendre visible ce qui est occulté dans nos cultures et sociétés patriarcales, je me sers du dossier documentaire, de l'observation,

de l'analyse de textes, du travail d'enquête terrain, du croisement de données qualitatives et chiffrées, comme outils pour répondre à mes questions de recherche. Et, au plan de la direction de mémoires et de thèses, comme professeure féministe, je m'applique à créer les conditions nécessaires pour qu'adviennent les capacités herméneutiques et s'affirme l'autorité d'auteure des étudiantes.

Mes référents théoriques sont pluriels et combinent trois axes principaux et récurrents : la sociologie classique, la théorie féministe et la théologie féministe. En sociologie classique, les travaux de Max Weber et de Pierre Bourdieu sur la reproduction du pouvoir, les modes d'exercice de l'autorité et la production des habitus, demeurent des références incontournables pour comprendre les mécanismes à l'œuvre dans le champ religieux, mais insuffisantes, parce que trop déterministes, pour être à même d'oser penser les modalités de transformation sociale et culturelle qu'appellent les mouvements féministes. La théorie féministe matérialiste de Colette Guillaumin sur l'appropriation des femmes, et le discours sur la nature qui scelle cette appropriation, a joué un rôle structurant dans l'ensemble de mes travaux. Cette théorie, qui s'intéresse tant à l'expression concrète de l'appropriation des femmes qu'aux moyens mis en œuvre pour la maintenir, permet de circonscrire le discours sur la nature qui chosifie les femmes et induit des rapports de sexage. Danielle Juteau et Nicole Laurin ont démontré avec justesse, dans leur recherche sur les communautés religieuses de femmes, comment l'appropriation ne s'inscrit pas seulement à l'intérieur du seul contrat de mariage mais qu'elle percute sur l'ensemble de la classe des femmes, donc y compris sur les femmes actives dans le champ religieux. En matière de théologie

► féministe, c'est l'œuvre de l'exégète Élisabeth Schüssler-Fiorina, *En mémoire d'elle*, qui a joué un rôle déterminant pour initier un travail de déconstruction/reconstruction des représentations des femmes, et ce dès les origines du christianisme. Son herméneutique féministe, véritable exercice de dépatriarcalisation de la théologie, permet aussi de déboulonner les mythes sur lesquels s'appuient les Pères de l'Église et d'imaginer une Ekklesia de disciples égaux. C'est notamment sur cette théorie que prendra appui ma praxis féministe. Les travaux de Danièle Hervieu-Léger sur le christianisme, ceux de Francine Descarries sur le mouvement des femmes, de Denise Couture et de Louise Melançon en théologie féministe et d'Anne Létourneau en exégèse féministe ont également contribué à enrichir mon univers

conceptuel pour mieux problématiser la question du rapport actuel des femmes à la religion.

Les études féministes dans le champ religieux sont-elles d'actualité? Plus que jamais! De multiples pistes s'imposent. L'accès au savoir religieux a permis, depuis une quarantaine d'années à des femmes chrétiennes et juives et plus récemment pour des femmes musulmanes, de développer une critique féministe de leur religion et d'élaborer des théologies et des exégèses féministes qui révolutionnent actuellement le rapport des femmes au religieux et au spirituel. L'étude féministe des conservatismes et des fondamentalismes religieux est appelée à jouer un rôle stratégique dans la lutte contre l'instrumentalisation des femmes par des idéologies religieuses machistes. La question des

abus sexuels dans l'Église catholique ne touche pas que des cas de pédophilie; des études féministes s'avèrent plus que nécessaires pour que ne soient pas occultées les abus de pouvoir et les violences sexuelles, passés et actuels, perpétrés par des membres du clergé contre des femmes laïques et des religieuses. Et, compte tenu du rôle structurant que jouent des rituels performés par des femmes pour «troubler» des habitus religieux patriarcaux et affirmer un langage spirituel féministe, il n'est pas superflu d'étudier les conditions d'émergence et d'affirmation de ces rituels. ●

Cours d'intérêt: REL2216 - *Femmes et mythologies anciennes et actuelles*; REL2215 - *Femmes et grandes religions du monde*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

COUTURE, D. (2012). «L'antiféminisme du 'nouveau féminisme' préconisé par le Saint-Siège», dans *Cahiers du genre*, n° 52, et dans *Recherches féministes*, vol. 25, n° 1, 23-49.

DESCARRIES, F. (1998). «Le projet féministe à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle: un projet de libération et de solidarité qui fait toujours sens», *Cahiers de recherche sociologique*, n° 30, 179-210.

GALERAND, E. et KERGOAT, D. (2014). «Consubstantialité vs intersectionnalité? À propos de l'imbrication des rapports sociaux», *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 26, n° 2, 44-61.

GUILLAUMIN, C. (1978). «Pratique du pouvoir et idée de nature. (I) L'appropriation des femmes», *Questions féministes*, n° 2, février, 5-30. «(II) Le discours de la Nature», *Questions féministes*, n° 3, 5-28.

JUTEAU, D. et LAURIN, N. (1988). «L'évolution des formes de l'appropriation des femmes: des religieuses aux mères porteuses», *La revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 25, n° 2, 183-207.

MATHIEU, N.-C. (1985), «Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie», *L'arraisonnement des femmes*, Paris: Les Cahiers de l'homme, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 169-245.

MELANÇON, L. (2000). «Je crois en Dieu... La théologie féministe et la question du pouvoir», *Théologiques*, revue de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, vol. 8, n° 2, 77-97.

ROY, M.-A. (2007). «Sexe et genre en théologie», in *Franchir le miroir patriarcal*, sous la direction de Monique Dumais, Montréal: Fides, 13-57.

ROY, M.-A. (1996). *Les ouvrières de l'Église*. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église, Montréal: Éditions Médiaspaul.

SCHÜSSLER-FIORENZA, É. (1986). *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*, Paris: Les éditions du Cerf.



| Claire Dufour

LORI SAINT-MARTIN, PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT  
D'ÉTUDES LITTÉRAIRES  
saint-martin.lori@sympatico.ca

## MOTS ET MONDES

Je suis devenue féministe durant la première année de mon baccalauréat en littérature. Trois événements ont changé ma vie, cet hiver-là. Un inconnu, une nuit, dans la rue, s'est jeté sur moi et a essayé de m'entraîner dans sa voiture ; j'ai hurlé de toutes mes forces et il a fui. J'ai lu *Madame Bovary* avec un ennui empreint de rage, moi qui n'avais jamais rechigné à finir un roman, aussi long et pénible qu'il soit : ce portrait de femme me révoltait, et mon professeur, qui jusque-là m'adorait, s'est gentiment moqué de moi quand je l'ai dit en classe. Enfin, j'ai lu pour la première fois *Bonheur d'occasion* et j'y ai trouvé avec un ravissement durable une voix de femme que je reconnaissais, malgré le décalage temporel, une femme qui parlait d'une jeune fille ambitieuse de milieu ouvrier, comme moi, qui aimait sa mère, comme moi, et voulait la fuir, comme moi. Dans les semaines qui ont suivi, j'ai fondé avec une autre étudiante un groupe féministe éphémère mais marquant pour nous deux, j'ai cherché un cours sur les rapports entre féminisme et littérature et j'ai lu *Le Deuxième Sexe*. Autrement dit, c'est là que ma vraie vie a commencé.

À cette époque, dans mon département de français, aucun cours n'était consacré à l'écriture des femmes, encore moins dans une perspective féministe. Au département d'anglais, j'en ai trouvé un seul, « Images de la femme en littérature ». Peu de théorie, beaucoup d'impressions ; mais c'était de l'eau pour une conscience féministe assoiffée. Depuis, je cherche des manières inventives de lire et je tâche d'en inventer quelques-unes.

Quand j'ai commencé ma thèse de doctorat, et même quand je l'ai finie,

en 1988, aucune étude de fond ne portait sur l'écriture des femmes au Québec (*Écrire dans la maison du père*, de Patricia Smart, un livre fondateur, est paru un mois après ma soutenance). Maintenant, il en existe des dizaines. Aujourd'hui, on dispose, à l'UQAM à tout le moins, de cours féministes, de programmes et d'infrastructures dont je n'avais même pu rêver. Tant d'avancées en si peu de temps...

Tout cela pour dire à quel point tout a changé en une seule génération, tout cela pour reconnaître que toute connaissance est *située*, prémisses féministes fondamentales : nos engagements et nos approches sont théoriques, bien sûr, mais aussi passionnels. Pour dire aussi à quel point le féminisme est précieux parce qu'il élargit la gamme des possibles : sans fin, il rend *pensable*, et donc faisable, ce qui ne l'avait jamais encore été.

Je me suis consacrée à la littérature parce qu'elle englobe le monde. Chaque œuvre est un monde en soi, et un morceau du celui où nous vivons. Comme le dit Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*, « le roman est semblable à une toile d'araignée, attachée très légèrement peut-être, mais enfin attachée à la vie par ses quatre coins ». Quels sont ces liens ? Comment la fiction transforme-t-elle le monde en mots ? Que dit-elle de ce monde et d'autres mondes possibles ou impossibles ? Peut-elle contribuer à changer le nôtre, et comment ? Maintient-elle le statu quo des relations de genre ou propose-t-elle de nouvelles visions moins figées, des identités plus ouvertes ? Que nous permet-elle de voir qu'on n'avait jamais vu, penser

qu'on n'avait jamais pensé ? Quelles images, quelles métaphores nous invitent à aller plus loin, à rêver mieux ?

Comme la plupart des littéraires féministes, je me suis nourrie de théoriciennes de disciplines diverses, souvent loin de la mienne : Simone de Beauvoir pour sa lucidité de philosophe, Andrea Dworkin pour la clairvoyance de sa rage, Colette Guillaumin pour la vie matérielle, Luce Irigaray pour penser les mères et les filles, Susan Bordo pour le corps, les théoriciennes féministes noires (Audre Lorde, bell hooks, Patricia Hill Collins et bien d'autres) qui ont fait l'intersectionnalité bien avant qu'on utilise le mot, les théoriciennes queer dans la mouvance de Foucault (Teresa de Lauretis, Sam [Marie-Hélène] Bourcier, Paul B. [Beatriz] Preciado, Jack [Judith] Halberstam). Judith Butler pour un langage qui fait image. Jane Ussher pour les nuances psychologiques. Ilana Löwy pour les résistances actuelles au féminisme. Virginie Despentes pour l'indépendance joyeuse et rageuse des « moches ». Les postmodernes et les postcoloniales m'ont beaucoup inspirée aussi : Linda Hutcheon, Rosi Braidotti, Gayatri Spivak. Les femmes d'il y a longtemps également. J'aime penser que nous formons une lignée, depuis au moins *Le livre de la Cité des dames*, de Christine de Pizan (1405) : pour la première fois peut-être, une intellectuelle, prenant conscience de la misogynie de son temps, entreprenait un long plaidoyer en faveur des femmes. Enfin, Suzanne Lamy est l'une de mes nombreuses mères littéraires, pour la rigueur de ses analyses et les cadences soyeuses de ses phrases. ▶

► Chez les auteures, la liste est impossiblement longue : à tout hasard, je nomme les sœurs Brontë, Virginia Woolf de nouveau, Toni Morrison, Jamaica Kincaid, Maïssa Bey, Anne Hébert, Cristina Peri Rossi et de nombreuses jeunes femmes qui refont, tranquillement ou avec fracas, la littérature québécoise.

L'engagement féministe : refaire l'université à notre manière. Créer des cours féministes. Éveiller l'intérêt, donner des outils, créer un climat d'écoute et de partage. Le plus beau commentaire qu'on puisse recevoir lors des évaluations d'enseignement : « merci d'avoir changé ma manière de voir le monde ». Accompagner les jeunes chercheuses en émergence. Être des passeuses, mais aussi évoluer avec elles, apprendre d'elles. Faire résonner des écrits de femmes d'ici et

d'ailleurs, décoder les oppressions multiples et écouter les voix singulières. Et trouver les mots pour dire pourquoi fait problème le portrait de femme que propose, par exemple, Flaubert. Voilà ce que j'ai voulu faire dans tous mes livres de critique littéraire, de *Contre-Voix. Essais de critique au féminin*, à des études plus récentes sur les sœurs et les frères en littérature, sur la presse masculine, sur les mères et les filles dans les textes tout récents, sur les écritures de la sexualité ou sur le sexisme des cahiers des livres des grands journaux du monde.

Malgré toutes les avancées, une grande bataille reste à gagner : la destruction de l'équivalence entre le masculin et l'universel. Si je donne un cours où ne figurent que des femmes, le mot « femme » doit apparaître dans mon titre ; si mon collègue en donne un

où ne figurent que des hommes, il l'appelle sans y songer deux fois « Surréalisme », « Littérature française contemporaine » ou « Roman québécois ». Ébranler, vaincre le statu quo : une tâche, la tâche pour les années à venir.

J'écris de la fiction pour éclairer le monde ; des textes féministes brefs pour changer les regards, et donc le monde ; de la critique littéraire pour comprendre la littérature, qui est aussi le monde. ●

Cours d'intérêt : LIT3600 – *Littérature et féminisme* ; LIT5140 – *Littérature des femmes au Québec* ; LIT906A – *Théorie de l'écriture au féminin* ; FEM7000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BOISCLAIR, I., JOUBERT, L., SAINT-MARTIN, L. (2015). *Mines de rien. Chroniques insolentes*, Montréal : Éditions du remue-ménage.

BORDO, S. (1993). *Unbearable Weight: Feminism, Western Culture and the Body*, Berkeley : University of California Press.

BOURCIER, S. [M.-H.] (2001). *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris : Balland.

BUTLER, J. (2004). *Undoing Gender*, New York : Routledge.

DESPENTES, V. (2006). *King Kong théorie*, Paris : Grasset.

GUILLAUMIN, C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris : Côté-femmes.

LAMY, S. (1984). *Quand je lis je m'invente*, Montréal : Hexagone.

LORDE, A. (1984). *Sister Outsider: Essays and Speeches*, New York : The Crossing Press.

LÖWY, I. (2006). *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, Paris : La dispute.

SAINT-MARTIN, L. (2017 [1999]). *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Montréal : Éditions Nota bene.

SMART, P. (1988). *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal : Québec Amérique.

USSHER, J. (1997). *Fantasies of Femininity: Reframing the Boundaries of Sex*, London : Penguin.



| Sarah Scené

## JE EST UNE AUTRE

J'ai découvert le féminisme « par la bande » lors d'un cours d'analyse filmique. Cela a été à la fois salvateur et brutal. On m'offrait soudain les outils pour politiser ma colère et les frustrations que je ressentais alors de me voir assigner, en raison de mon genre et mon apparence corporelle, les mêmes rôles sans épaisseur. Mais le féminisme me dessillait aussi sur l'ampleur des violences faites aux femmes, que ce soit les violences sexuelles ou la minoration permanente de leur parole, leurs productions artistiques, leur vie même. Jamais, en cinq années de pratique théâtrale, je n'avais eu l'occasion de jouer un texte écrit par une femme. Je politisais ma colère, mais elle m'engloutissait aussi. Et les réactions lorsque je soulignais le sexisme de tel ou tel film, roman ou pièce étaient rarement bienveillantes.

Malgré tout, le retour en arrière n'était plus possible. J'ai dévoré plusieurs livres sur le cinéma, notamment ceux de Geneviève Sellier et Noël Burch, ou *Hard Bodies: Hollywood Masculinity in the Reagan Era* de Susan Jeffords. D'autres livres ont suivi, sans relation au cinéma, tout particulièrement ceux de Christine Delphy, qui m'ont bousculée et éloignée de la seule problématique des représentations pour me plonger au cœur d'une pensée radicale, matérialiste, et qui articulait la question du sexisme avec celle du racisme. Cela me permettait de faire sens de nombreux phénomènes contemporains français : comment pouvait-on exclure des filles de l'école publique au motif contradictoire de les libérer ? Pourquoi un bout de tissu sur la tête se voyait-il à ce point investi de signification, présenté comme le parangon de la soumission, tandis que d'autres attributs vestimentaires ne l'étaient jamais (« mon banquier me préfère à découvert », claironnait alors

une publicité pour des soutiens-gorges) ? Delphy et sa pensée rigoureuse, mais accessible à une non-sociologue, m'apportaient les outils pour penser ces apparents paradoxes.

Les écrits théoriques qui m'intéressent le plus actuellement sont ceux qui analysent l'articulation entre les différents systèmes d'oppression et intègrent non seulement l'hétéro- et le cissexisme, le racisme, le classicisme et le validisme, mais également le spécisme. Ce que nous faisons subir aux êtres sentients construits comme absolument « autres » est le soubassement de toutes les formes de violence, et le mouvement végane noir produit au sujet de la scission animal/humain et de ce à quoi elle sert politiquement des analyses particulièrement convaincantes – et exigeantes, car elles m'engagent à déconstruire des modes de pensée qui m'avantagent en tant que blanche. À travers l'écoféminisme, je suis aussi revenue à la question des représentations, car la façon dont la chair animale est féminisée répond à celle dont les femmes sont animalisées. Outre les textes théoriques, je lis aussi beaucoup de fiction : Sarah Waters, Emma Donoghue, Julie Otsuka, Zadie Smith, Ruth Ozeki, Virginie Despentes et tant d'autres habitent mon imaginaire et l'ont ouvert d'une façon qui m'a permis d'enfin me reconnaître (aurais-je réussi à vivre et embrasser mon homosexualité sans *Tipping the Velvet* de Waters ?).

La question de l'altérité est au centre de mes intérêts de recherche et de création, car en art comme ailleurs, les femmes sont essentialisées et renvoyées en permanence à la figure de l'Autre-avec-un-grand-A. Or mon médium artistique semble être tout désigné pour aborder cette

problématique. La marionnette opère en effet un va-et-vient constant entre animé et inanimé, instance de conscience et objet/matériau, réel et fictif, organique et technologique, humain et animal. Corps théâtral par excellence, artefact qui peut aller de l'anthropomorphisme le plus troublant à l'abstraction presque totale, elle n'a pas à être sexuée et n'est pas soumise aux limitations d'un corps vivant, y compris animal – dont il me semble éthiquement condamnable de dégrader l'intégrité. Elle permet de représenter la violence sans la reconduire, d'une façon non édulcorée et pourtant recevable, parce que médiée, et incarne très immédiatement la crainte d'être réduit·e à l'état de chose par autrui.

Force est pourtant de constater que le féminisme, tout comme les autres mouvements de lutte d'émancipation, ne semble pas avoir produit dans le champ des arts de la marionnette les ruptures épistémologique et esthétique dont il est porteur, et peut même être reçu avec réticence. Plusieurs artistes travaillent heureusement à faire changer cela (je pense entre autres à Phia Ménard, Yngvild Aspeli ou Yaël Rasooly), mais on est loin d'assister à une vague de fond. J'ai souvenir d'un spectacle qui se voulait, au travers d'un montage de textes « majeurs », un antidote à la marchandisation de tout. Une marionnette interagissait avec de nombreux livres d'occasion dont elle lisait des extraits, et tombait sur un exemplaire du *Deuxième sexe* qu'elle expédiait d'un simple « Pas lu » censé être drôle. La culture cultivée masculine hétéropatriarcale, voilà qui donne matière à penser. Les femmes, elles, ne peuvent écrire de livres qui ont la résonance d'un Descartes ou d'un Pascal, apparemment. ▶

► J'essaie donc, dans mon travail et mon enseignement, de transmettre la nécessité de situer sa réception des œuvres et sa démarche, de privilégier les réalisations de créatrices, et de valoriser des objets culturels rarement mis au premier plan. J'essaie d'interroger la façon dont les femmes peuvent utiliser les outils marionnettiques pour inventer des modalités de narration et de représentation différentes et faire advenir ce *female gaze* dont parle Jill Soloway. En grande habituée des renversements (d'échelle, de statut objet/personnage ou manipulant/manipulé-e, etc.), la marionnette possède le potentiel de faire apparaître un sujet femme incarné qui échappe à

l'objectification, et de problématiser cette dernière. Le rapport omniprésent à la matière place le public dans une logique de projection et de sensation qui fait appel au corps de chacun-e comme porteur d'expériences physiques et psychiques singulières, ce qui rend la marionnette particulièrement apte à créer de l'empathie. La possible dissociation du personnage entre marionnettiste et marionnette, quant à elle, peut traduire avec efficacité l'expérience du réel depuis une posture sociale marginalisée.

Trouver le chemin d'une pratique théâtrale et marionnettique féministe reste néanmoins un défi, peut-être du

fait d'avoir pleinement conscience des assignations contradictoires qui informent la réception des œuvres de femmes, et s'ajoutent aux préconceptions sur la marionnette, art minoré s'il en est. Mais il m'importe de travailler, seule, avec mes collaboratrices et avec les étudiant-e-s que j'ai le privilège d'encadrer, à ouvrir un espace de rencontre avec le public, et à dépasser cette tension entre refus d'édulcorer nos propositions artistiques, volonté d'être comprises et attachement à la polysémie des œuvres. ●

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

ADAMS, C. J. (1990). *The sexual politics of meat*, New York, London : Continuum Editions.

BURCH, N. et SELLIER, G. (1996). *La drôle de guerre des sexes du cinéma français : 1930-1956*, Paris : Nathan Université.

DELPHY, C. (2010). *Un universalisme si particulier*, Paris : Syllepse.

DELPHY, C. (2008). *Classer, dominer*, Paris : Syllepse.

DESPENTES, V. (2006). *King Kong théorie*, Paris : Grasset

KO, A. et KO, S. (2017). *Aphro-ism : Essays on Pop Culture, Feminism, and Black Veganism from Two Sisters*, New York : Lantern Books.

LORDE, A. (2007). *Sister Outsider : Essays and Speeches*, Berkeley : Crossing Press (réédition).

SELLIER, G. (2005). *La Nouvelle Vague : Un cinéma au masculin singulier*, Paris : CNRS Éditions.

SOLOWAY, J. Conférence sur le concept de Female Gaze au TIFF 2016 consultable en ligne à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=pnBvppooD9I> [consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2019]

STALL, D. (2017). Interview : <http://urbana.ca/259090/grosses-tetes-balado-episode-1/> [consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2019]

STALL, D. (2016). «Créer, dominer», *Revue Jeu*, n° 159, 2016 : <http://revuejeu.org/2016/05/19/creer-dominer/> [consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2019]

WITTIG, M. (2007). *La pensée straight*, Paris : Éditions Amsterdam.

Le site internet Les mots sont importants (<http://lmsi.net>) [consulté en ligne le 1<sup>er</sup> mai 2019]



**THÉRÈSE ST-GELAIS**  
**PROFESSEURE AU DÉPARTEMENT D'HISTOIRE DE L'ART**  
 st-gelais.therese@uqam.ca

## REPRÉSENTATION ET ENGAGEMENT EN HISTOIRE DE L'ART

Être féministe, pour moi, ne signifie pas simplement de refuser les inégalités entre nous toutes et tous, mais aussi de faire en sorte que les voix, toutes différentes qu'elles soient, puissent dire leurs liens d'affiliation à un monde en perpétuelle mouvance : « Aux normes sexuelles omniprésentes, au comportement "genré" ancré bien profondément dans le corps, à l'hétérosexisme, à l'hétérocentrisme, aux lois imposées par la tradition, la culture » (St-Gelais, 2012 : 60), l'on se doit de réagir pour désengager toutes constructions identitaires motivées par le désir de stabiliser des différences avec pour seul objectif de reconduire des règles et d'attribuer des pouvoirs perçus légitimes.

C'est ce qui explique, à mon sens, que le positionnement féministe puisse difficilement s'opérer sans tenir compte des avancées qui se font dans l'ensemble des disciplines, principalement celles rattachées aux sciences humaines et sociales. Les croisements disciplinaires s'avèrent en effet fructueux lorsqu'il s'agit de mener de front une compréhension de faits « humains » et, dans notre cas, de pratiques esthétiques. Les discours théoriques qui réfléchissent sur les enjeux éthiques et la considération des droits de la femme, de l'homme, ou des personnes d'un autre genre, m'apparaissent des sources fondamentales lorsqu'ils sont jumelés à un discours critique sur l'art, son histoire et son actualité, de même que sur la pratique artistique comme telle et les œuvres qu'elle produit. Le fait que la pensée féministe se soit associée à diverses revendications a engendré un réseau d'allié·e·s qui veille à ce que l'avancement des connaissances bénéficie d'expériences partagées mais aussi singulières.

Autour de mes préoccupations au sujet des conditions de vie des femmes et de leurs représentations critiques comme objets de réflexion privilégiés, se sont

articulées de nombreuses interrogations sur la « normativité », lesquelles se sont également répercutées sur les conventions liées à de nombreuses disciplines dont celles des sciences humaines, de même que sur le champ du savoir en général. Car c'est à ce titre que les études sur le genre, culturelles et décoloniales, combinées à un positionnement féministe, peuvent permettre, à mon sens, des avancées dans la mesure où l'objectivité du savoir est constamment remise en question.

« Lorsqu'il nous arrive de penser, le défi n'est plus de se confronter avec l'éternité d'une raison pure, mais plutôt, d'exprimer l'imperfection incarnée d'une pensée située, singulière et, en même temps collective » (2009 : 9), dit Rosi Braidotti en qui je reconnais une source d'inspiration féministe.

Cette inspiration, je la puise également chez Judith Butler qui, avec Braidotti, a réfléchi sur la construction identitaire, participant ainsi à une compréhension plus élargie et poreuse quant à la pensée d'une identité qui fait valoir sa dimension « performative » ou « nomade ». Parfois mes idées croiseront celles proposées par la théorie queer (Teresa de Lauretis, Sam [Marie-Hélène] Bourcier, Jack [Judith] Halberstam), alors que celle-ci défend la mobilité non seulement dans la définition identitaire et sa construction, mais également dans les disciplines et le savoir, de sorte à remettre en cause, là aussi, des normativités légitimantes pour certain·e·s et aliénantes pour d'autres. En ce sens, je m'adjoins à ce que l'on nomme la troisième vague, aux fracassements qui l'ont engendrée et qu'elle suscite à son tour, sans toutefois renier les avancées fondamentales et salvatrices des pionnières et suivantes.

Grâce à elles, il m'a été possible, à travers mon enseignement, de contribuer à l'introduction d'œuvres produites par

des femmes artistes dans cette histoire de l'art rébarbative à tout ce qui ne se présente pas comme « canon », ou à ce qui s'en approche, et de tenter une compréhension de cette réprobation. Comme plusieurs historiennes, théoriciennes et artistes, il m'importait de retracer des contributions significatives à une histoire de l'art désireuse de revoir ses structures et fondements. À cette volonté, pour ainsi dire reconstituante, voire réparatrice, s'est ajouté le besoin de saisir les enjeux réels et potentiels liés à la production des femmes artistes contemporaines et actuelles dans le contexte d'une pratique artistique qui ne se complait pas dans la contemplation ni dans la recherche d'une vérité « femme ».

Dans ce contexte où la règle ne fait pas loi, je commenterai un autoportrait de Catherine Opie, qui porte en lui une charge significative d'un être à se faire qui ne rencontre pas les approbations imposées par la norme. Dans ses autoportraits, Opie part de la volonté avouée de rendre visible et recevable la communauté S/M et lesbienne à laquelle elle appartient. *Self-Portrait/Nursing* (2004) la montre avec son fils Olivier qui fait dorénavant partie de sa famille avec sa conjointe. Dans cet autoportrait, que l'on compare à une Madone à l'Enfant, Opie allaite son fils en laissant voir son bras tatoué et son torse nu et scarifié, portant l'écriture blanchie de « pervers ». Mais comment imaginer dans cet autoportrait la symbiose entre la mère et l'enfant, image canonique par excellence dans la vie comme en histoire de l'art, tout en conciliant cette identité de désir avouée (S/M) au geste naturel de l'allaitement et à l'innocence de l'enfance. Un choc se produit à la vue de cette intimité que l'artiste partage avec l'enfant, laquelle peut s'embrouiller avec les plaisirs « pervers », reconnaissables à ses traces, de sa vie affective et sexuelle. Parce que son corps en porte l'histoire, ▶

► Opie revendique une identité comportant des caractéristiques et fonctions apparemment incompatibles et, pour plusieurs, moralement inacceptables. Comme si le mal conspirait ici avec le beau et le détournait de ses fonctions. En un sens, Opie adjoint à ses revendications féministes l'appel à la reconnaissance d'une identité ouverte aux fluctuations, sans que celles-ci ne soient gérées, par avance, par des « canons » veillant à enclaver toute identité à se faire de même qu'elle refuse de normaliser la communauté lesbienne à partir d'un modèle hétérosexuel.

De nombreux autres exemples auraient pu être commentés, plus particulièrement au Québec – je pense à Raphaëlle de Groot, à Myriam Jacob-Allard ou à Nadège Grebmeir Forget, par exemple –, lesquels auraient pu mettre en évidence

des manières d'être et de faire qui ne cherchent pas à naturaliser ce qui est construction. Car, de fait, les œuvres qui m'interpellent sont celles qui « performant » des possibles non redevables de modèles *ready-made*, qui jouent de sensibilités mettant à l'épreuve les têtes et les corps bien-pensants, celles qui exercent une vigilance critique constante face à des conventions et à des normes dites légitimes, parce que je perçois dans ce travail une vigilance critique nécessaire dans ce contexte où la vie en société demeure mise à mal par des conventions illégitimes. Mon approche féministe cherche à contrer cette « violence épistémique » telle qu'exprimée par Gayatri Chakravorty Spivak (2009) ; elle tente également de résister aux savoirs uniformisés ou normés, voire à la théorie qui ne tient pas compte des

« savoirs situés » (Haraway, 2007) et des *vies réelles* comme le propose Judith Butler (2005). Il importe de construire une histoire de l'art féministe, mais il est plus crucial encore de voir à réaliser une histoire féministe de l'art qui veille à interroger les structures patriarcales et colonisatrices de l'histoire de l'art qui se pense encore au singulier. Cette grande histoire de l'art doit profiter des mouvements qui la chahutent, interroger les silences et les inconforts qui bousculent les savoirs et les savoir-faire. Il en va de son intégrité. ●

Cours d'intérêt : HAR4600 – *L'apport des femmes aux arts visuels et à l'histoire de l'art* ; FEM7000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes* ; FEM9000 – *Séminaire multidisciplinaire en études féministes : savoirs, perspectives, approches*

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

BOURCIER, S.[M.-H.] (2006) [2001]. *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Paris : Éditions Amsterdam.

BRAIDOTTI, R. (2009). *La philosophie... là où on ne l'attend pas*, Paris : Larousse.

BUTLER, J. (2006) [2004]. *Défaire le genre*, Paris : Éditions Amsterdam.

BUTLER, J. (2005). *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Paris : Éditions Amsterdam.

CHARRON, M.-È., LAFORTUNE, M.-J. et ST-GELAIS, T. (dir.) (2019). *Archi-féministes! Art contemporain, théories féministes / Contemporary Art, Feminist Theories*, Montréal : OPTICA, centre d'art contemporain.

CRENSHAW, K. (1989). «Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: a Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Practice», *University of Chicago Legal Forum*, 139-167.

DAVIS, H. (dir.) (2017). *Desire Change: Contemporary Feminist Art in Canada*, Montréal : McGill – Queen's University Press, «The Appearance of Desire», 118-131.

DE LAURETIS, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, Paris : La Dispute.

DORLIN, E. (2009). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris : Presses Universitaires de France.

HALBERSTAM, J.[J]. (2011). *The Queer Art of Failure*, Durham et London : Duke University Press.

HARAWAY, D. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*, anthologie établie par L. Allard, D. Gardey et N. Magnan, Paris : Exils Éditeur, coll. «Essais».

LAMOUREUX, È. et ST-GELAIS T. (dir.) (2014). «Où en sommes-nous avec le féminisme en art?», *Recherches féministes*, vol. 27, n° 2.

OLLIVIER, M. et TREMBLAY, M. (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Paris/Montréal : L'Harmattan.

POLLOCK, G. (1999). *Differencing the Canon: Feminist Desire and the Writing of Art's Histories*, Londres/New York : Routledge.

SPIVAK, G. C. (2009 [1988]). *Les subalternes peuvent-elles parler? Paris* : Éditions Amsterdam.

ST-GELAIS, T. (2019). «Le soin des choses et du monde», *Stéphanie Béliveau. Le soin des choses*, Montréal : Éditions du Noroît, 19-26.

ST-GELAIS, T. (2017). «La violence de l'ordre / The Violence of Order», *Mundos. Teresa Margolles*, Musée d'art contemporain de Montréal, 52-57, 88-93.

ST-GELAIS, T. (2015). «Marion Wagschal, quelques récits du corps / Marion Wagschal, some body narratives», *Marion Wagschal*, Musée des beaux-arts de la Nouvelle-Écosse, Musée des beaux-arts de Montréal, 15-19, 98-101.

ST-GELAIS, T. (2012). «Femmes : théorie et création. Des engagements», in *Loin des yeux près du corps. Entre théorie et création*, Montréal : Éditions du remue-ménage et Galerie de l'UQAM.

ST-GELAIS, T. (2012). «Les Autres du plaisir et de l'amour / The Others of Pleasure and Love», *Ghada Amer*, Montréal : Musée d'art contemporain de Montréal, 9-25, 64-79.

## L'UQAM : À L'AVANT-GARDE DES ÉTUDES FÉMINISTES

Choisir les études féministes à l'UQAM, c'est profiter de près de 30 ans de recherches et d'études sur le sujet. Unique au Québec, notre formation aux trois cycles d'études permet d'approfondir des connaissances théoriques et appliquées sur les femmes, les féminismes et les rapports sociaux de sexe.

### De nombreux avantages

- Une approche pluridisciplinaire intégrant les programmes d'études littéraires, d'histoire, d'histoire de l'art, de philosophie, de psychologie, de science politique, de sciences des religions, de sexologie, de sémiologie, de sociologie et de travail social
- Des cours pertinents et actuels, répondant aux besoins et aux enjeux de la société, dont certains sont ouverts à l'ensemble de la communauté étudiante :
  - FEM1000 – *Introduction à la pensée féministe*
  - Problématiques en études féministes (contenus variables) :
    - FEM300A – *Mouvements sociaux et réseaux féministes*
    - FEM300B – *Perspectives féministes et cinéma*
    - FEM300C – *Introduction au féminisme noir*
    - FEM300D – *Féminisme et islam*
    - FEM300E – *Féminismes et culture populaire*
  - Et plusieurs autres dans divers programmes offerts à l'UQAM
- Un corps enseignant réputé et dévoué, dont les travaux s'inscrivent dans les débats sociopolitiques contemporains et actuels
- Des bourses d'études remises annuellement
- Des activités d'animation scientifique variées rattachées à l'actualité

### Programmes offerts

- Certificat en études féministes
- Trois concentrations en études féministes – 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles

Note : Les concentrations, intégrées à l'intérieur de plusieurs programmes disciplinaires, mènent à une attestation en études féministes en sus du diplôme de baccalauréat, de maîtrise ou de doctorat.

## Pour appuyer la relève en études féministes

### Faites un don !

Les bourses sont essentielles afin d'offrir aux étudiant.e.s un lieu d'étude stimulant et enrichissant. Les dons versés au Fonds de l'IREF contribuent à la réussite aux études ainsi qu'à la vitalité de l'enseignement, de la recherche et de la création dans le domaine des études féministes.

Des bourses d'études sont offertes annuellement aux étudiant.e.s inscrit.e.s en études féministes dans le cadre des bourses d'excellence de la Fondation de l'UQAM.

Faites un don au Fonds de l'Institut de recherches et d'études féministes par l'entremise de la Fondation de l'UQAM.

### Traitement fiscal

Tous les dons sont déductibles d'impôt. La Fondation émet un reçu pour usage fiscal au nom de la donatrice, du donateur pour tout don de 20 \$ et plus.

### Renseignements

514-987-3030

[fondation.uqam.ca](http://fondation.uqam.ca)

### Merci de votre appui !

**Coordination et édition :** Caroline Désy / Thérèse St-Gelais / Alice van der Klei

**Conception et réalisation graphique :** Claude Bergeron et son équipe

**Reprographie :** Repro-UQAM

**UQAM** | **IREF**  
Institut de recherches  
et d'études féministes

[www.iref.uqam.ca](http://www.iref.uqam.ca)

### ADRESSE GÉOGRAPHIQUE

Pavillon Hôtel-de-Ville (VA)  
210, rue Sainte-Catherine Est  
Local VA-2200 Montréal (Québec)  
H2X 1L1  
Téléphone : 514 987-6587  
Télécopieur : 514 987-6742  
[iref@uqam.ca](mailto:iref@uqam.ca)

### ADRESSE POSTALE

Institut de recherches  
et d'études féministes (IREF)  
Université du Québec à Montréal  
C.P. 8888, succursale Centre-ville  
Montréal (Québec)  
H3C 3P8  
CANADA